

Tous les articles historiques rédigés par Françoise Duvoisin - et quelques-un par Christian Mühlheim - dans le Journal du contrat de quartier puis dans les numéros du Journal de Prélaz-Valency (jusqu'au numéro 18/2025)

Journal du Contrat de quartier

Vivre à Prélaz, plaisir de nobles bourgeois (Journal CQ no2/juin 2017)	p1
La vie de châtelain dans le quartier ! (Journal CQ no3/décembre 2017)	p2
Le parc de Valency : un petit air de liberté (Journal CQ no4/avril 2018)	p3
Le parc Valency, suite et fin : de la culture à la culture... (Journal CQ no5/août 2018)	p5
Un quartier lié au destin des transports publics (Journal CQ no6/décembre 2018)	p7
Des poules et des oeufs au dépôt de Prélaz (Journal CQ no7/mars 2019)	p9
La cité-jardin de Prélaz (Journal CQ no8/août 2019)	p11

Journal de Prélaz-Valency

Regard d'une ancienne boulangère (numéro 1/décembre 2019)	p13
Que cache le sigle ETML? (numéro 2/avril 2020)	p15
Avec Lavanchy, ça déménage ! (numéro 3/août 2020)	p17
Des squelettes du passé ont refait surface sur un chantier (numéro 4/décembre 2020)	p19
C'est pas du pipeau ! (numéro 5/avril 2021)	p20
Condition féminine : quelle gymnastique ! (numéro 6/août 2021)	p22
Les abattoirs de Malley, une « usine à viande » ? (numéro 7/décembre 2021)	p24
De bâtiment industriel à bâtiment résidentiel (numéro 8/avril 2022)	p26
Allez jouer dehors ! de l'hygiénisme au ludique ! (numéro 9/août 2022)	p28
Les filles aux bas nylon, au chemin de Recordon (numéro 10/décembre 2022)	p30
Animaux de compagnie, animaux de tendresse (numéro 11/avril 2023)	p32
Les débuts de St-Joseph - « Le tram est mort, vive le tram ! » (numéro 12/août 2023)	p34
Présence active et priante d'une communauté religieuse en Prélaz (numéro 13/décembre 2023)	p37
Des bains publics dans notre quartier ! (numéro 14/avril 2024)	p39
Plein feu sur la Fête nationale du 1er août (numéro 15/août 2024)	p41
La petite histoire du papier recyclé (numéro 16/décembre 2024)	p43
Grand air pour les jeunes (numéro 17/janvier 2025)	p45
Une bibliothèque sur quatre roues (numéro 18/avril 2025)	p47

Vivre à Prélaz, plaisir de nobles bourgeois!

Le terme Prélaz vient du latin et du vieux français et signifie « prairie ». Prélaz, dont notre quartier porte le nom, se composait au Moyen-Age de grands terrains de pâture qui appartenaient à l'évêque de Lausanne.

Au XVII^e siècle, ce n'était encore qu'un grand « mas », c'est-à-dire un grand domaine agricole d'environ 31 hectares, avec un rural où logeaient le fermier et sa famille mais pas les propriétaires, les Crousaz d'Hermenches châtelains de Lutry, qui eux n'y résidaient pas. On nommait alors ce domaine « Grand-Prélaz » par rapport à un autre domaine situé à Sébeillon qui portait le nom de Petit-Prélaz. La majeure partie du domaine était couverte de prairies, mais aussi de parquets de vignes (qui donneront leur nom au ch. des Vignes d'Argent). Il y avait également deux maisons très modestes, des étables, une grange, un grenier et un jardin.



© Françoise Duvoisin

Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que les nobles et bourgeois virent l'intérêt de vivre à la campagne durant les beaux jours d'été et firent construire des maisons de maître ou petits châteaux de plaisance, hors de l'enceinte de la ville. C'est ainsi que fut construite, à proximité de la ferme, une belle demeure que l'on trouve encore aujourd'hui au n° 27 du chemin de Renens et qui sert de maison de repos pour la Fondation Clémence. La demeure était tellement plaisante qu'on proposa à Voltaire d'y vivre, mais celui-ci préféra s'établir à Montriond.

En 1770, le bâtiment rural relié à la maison de maître par son mur de clôture (encore visible et classé)

fut détruit par un incendie criminel causé par un domestique de ferme. Celui-ci fut condamné à périr par le feu. Le rural fut reconstruit très



© Françoise Duvoisin

rapidement ainsi qu'un grand jardin avec terrasse, allées de charmillles et de marronniers et une grande pièce d'eau avec jet de 40 pieds de haut.

En 1773, le domaine fut scindé en deux parties : Prélaz-Dessous et Prélaz-Dessus. Prélaz-Dessous resta dans la famille Crousaz, seigneur de Prélaz, jusqu'au XIV^e siècle et fut ensuite démembré en plusieurs parcelles à bâtir. Prélaz-Dessus qui comportait la 2^e maison de maître, des granges, des écuries, un four et un pressoir, des prés, des champs et des vignes fut vendue à un professeur de théologie (F.-L. de Bons) qui fit reconstruire la maison principale plus belle qu'avant. C'est alors que Prélaz-Dessus devint « Valency ». **FD**

suite au prochain numéro...

informations tirées du texte de Jean Hugli, paru dans le journal de la Société de Développement de l'Ouest

La vie de châtelain dans le quartier!

Issu d'une famille noble, François-Louis de Bons, né à Morat en 1723, était fils de pasteur et pasteur lui-même, puis professeur de théologie à Lausanne. Ses trois sœurs ont fait de bons mariages, dont une en épousant François Crousaz de Prélaz.

De son propre mariage naîtront 12 enfants entre 1760 et 1774.

En 1773, François-Louis de Bons a été en mesure d'acquérir, de Jean François de Crousaz, le domaine de Valency, en Prélaz-Dessus. Celui-ci, pour le prix de 47'000 francs, comprenait maisons de maître et de fermier, granges, écuries, four, pressoir et quelque quinze hectares de prés, de champs et de vignes. En 1781, il a fait reconstruire la maison principale. Il a cédé ce domaine à sa fille aînée Charlotte Louise lorsqu'elle a épousé Antoine Hardy mais celle-ci a dû le revendre après d'importants revers de fortune.



©Françoise Duvoisin

Le domaine de Valency a donc passé en 1794 à Jean-François-Paul Grand, banquier suisse à Paris et rentré au pays au moment de la Terreur. Il a transformé et amélioré la maison de maître où il a hébergé plusieurs émigrés français royalistes.

En 1870, c'est sa petite-fille Sophie-Marie Grand d'Hauteville qui a reçu le domaine de Valency en héritage. Celle-ci n'était autre que l'épouse de Sigismond de Charrière de Sévery, bourgeois de Cossonay, de Lausanne et de Sévery, conseiller municipal, puis député au Grand Conseil. Le domaine était alors composé d'un château auquel on parvenait par une allée de tilleuls et un portail Louis XVI, d'un grand parc boisé à flanc de colline, d'une ferme et de ses communs en contrebas. L'immense propriété s'étendait de la route de Prilly jusqu'au chemin de Renens vers le ruisseau du Galicien.

En 1876, à la mort de Sigismond, son fils William de Charrière de Sévery a reçu en héritage le Château de Valency et l'a fait restaurer partiellement. Toutefois, il n'y habitera qu'à partir de 1898, au décès de sa mère.

Par manque de confort du château et par nécessité politique, William de Charrière de Sévery, membre de la Constituante, député, a déménagé en ville et ne regagnait sa propriété que durant l'été.

En 1932, William a vendu à la commune de Lausanne environ 38'000

m² de ses campagnes, ce qui a permis de développer intensément l'habitat dans le quartier, notamment des logements subventionnés. Valency devenait une véritable zone urbaine de 1'500 habitants.

William de Charrière de Sévery a également cédé à la Ville, et gra-

tuitement, 8'230 m² de terrain couvert essentiellement de bois et de vignes, à la condition expresse que ceux-ci soient utilisés pour la création d'un parc et jardin public pour la population ouvrière et qu'aucune construction n'y soit bâtie. La ville de Lausanne a également racheté la partie supérieure de son domaine (55'300 m²), ainsi qu'une parcelle à l'est appartenant à la sœur de William de Charrière et c'est ainsi que le Parc Valency a pu être créé entre 1934 et 1939.



©Françoise Duvoisin

Secrétaire à l'état-major, diplomate, député, connu pour ses publications historiques et sa générosité, William de Charrière de Sévery a aussi soutenu plusieurs institutions charitables dont un orphelinat et l'hôpital orthopédique de Lausanne.

Suite à une chute et une mauvaise grippe, il est mort en 1938.

Une avenue de notre quartier porte son nom, sur décision municipale de 1945.

Son château, lui, ne sera acheté par la Ville qu'en 1970, tout comme 28'000 m² de terrain dont 22'000 m² sont venus compléter le Parc Valency du côté du Centre de vie enfantine et de la place du grill (place Dentan). **FD**

Informations tirées du livre «Rues de Lausanne» de Louis Polla et du site : www.e-periodica.ch

Le parc de Valency: un petit air de liberté

Comme nous l'avons découvert dans les épisodes précédents, la Campagne aristocratique de Prélaz-Dessus est devenue au fil des siècles «Domaine de Valency» avec son château, ses terres et son parc. Cette propriété bourgeoise a été morcelée par ventes successives à la Ville de Lausanne. C'est ainsi que l'habitat, durant les années 1930, a pu fortement se développer dans notre quartier.



La ferme de Montétan-Valency

Lausanne s'élargissait rapidement en direction de Prilly et de Renens. La ferme de Montétan-Valency, gérée par la famille d'Edouard et Emma Amiguet-Durussel (à l'emplacement actuel de la piscine) a été démantelée.

Ces quartiers ouest étaient composés d'une population nombreuse et ouvrière, essentiellement des familles, qui ne disposaient d'aucun lieu de détente à proximité si ce n'est le jardinet de Montétan.

Suite à une pétition des habitants du quartier et d'une motion du conseiller communal socialiste E. Taillens, le législatif a décidé, en 1932, de créer un parc en utilisant le Bois de Valency offert par M. de Charrière de Sévery et de lui racheter, ainsi qu'à Mlle sa sœur, plusieurs parcelles du domaine.

Un réservoir d'eau avec trois cuves et une station de pompage a été construit en 1933 au sud-est du futur parc. L'arrière du réservoir,

appelé autrefois réservoir des Vignes-d'Argent (aujourd'hui Montétan-Sud), a servi de terrain de football sauvage aux enfants du quartier, non sans réprimande de l'agent de surveillance du parc, M. Bonaventure !

Les aménagements ont duré de 1934 à 1939. Trois ans ont été nécessaires pour niveler les vallonnements du terrain et agencer une

place-promenade publique sur l'esplanade selon les plans du célèbre architecte Alphonse Laverrière. L'esplanade de Valency, d'où l'on a une vue magnifiquement dégagée sur les Alpes, le Jura et le Léman est agrémentée de deux allées de tilleuls qui lui fournissent une ombre bienvenue l'été venu. La zone forestière à caractère plus sauvage délimite l'extrémité ouest. Un parc paysager s'étend en contre-bas avec notamment une rangée de hêtres pourpres sur l'allée du bas.

En 1936, le conseiller communal E. Taillens fait remarquer que le parc ne contient aucune fontaine et aucun éclairage. De plus, il demande qu'on enlève les trop nombreuses barrières qui entourent les pelouses et les parterres floraux, afin de donner au parc «un petit air de liberté». Toutes ces propositions ont été acceptées. Ainsi, le parc a bénéficié d'un éclairage, d'une pièce d'eau (sans le cheval qui viendra plus tard) et d'un kiosque avec WC.

En 1937, on aménage l'entrée



© Manon Roland

du parc, côté carrefour Recordon-Echallens, par trois allées et un majestueux cèdre encore visible aujourd'hui. La Municipalité aurait voulu un portail d'ornement, mais comme les barrières ont été enlevées l'année précédente, cela ne se fera pas. En 1937 toujours, une fontaine taillée dans un marbre de Saint-Triphon est installée sur le Belvédère. Œuvre de Milo Martin et Jacques Favarger, le bassin est constitué

d'une vasque galbée et moulurée surmontée d'une stèle sur laquelle un bas-relief représente une fourmi, (objet de nombreuses recherches de A. Forel) et l'inscription: «Auguste Forel 1848-1931 Labor omnia vincit» (un travail acharné vient à bout de tout). Le tout est encadré de l'inscription: «Au grand naturaliste vaudois, à l'éminent psychiatre, sociologue et apôtre de l'antialcoolisme, ses admirateurs, ses amis et

la Ville de Lausanne ont élevé ce monument en 1937». **FD**

Suite des aménagements dans le prochain numéro...



Sources : sur la base d'un texte de A. Bussey, direction des finances paru dans le journal SDO, site notreHistoire.ch et lausanne.ch



Alphonse Laverrière : D'origine française, né à Carrouge (VD) le 16 mai 1872. Etudes aux Beaux-Arts de Genève et Paris. Installé à Lausanne depuis 1901, associé à Eugène Monod jusqu'en 1915. Il est parmi les réalisateurs du tablier du Pont Chauderon (1901) et de la gare CFF de Lausanne (1908-1916), du Monument international de la Réformation à Genève (1908-1917). En 1919, il gagne le concours Cimetière du Bois-de-Vaux. Il est aussi l'auteur du Tribunal fédéral (1922-1927), de la tour du Bel-Air Métropole (1931), du Parc Valency (1931-1932), du Jardin botanique de Lausanne (1937-1946), du bâtiment administratif des CFF (1948-1950), des banques, des hôtels (Hôtel de la Paix), des commerces proches de St-François et de maisons particulières. Son rayonnement est important dans le domaine de l'enseignement et des arts décoratifs : il est fondateur de l'Œuvre (association pour la collaboration de l'art et de l'industrie), directeur de l'Ecole cantonale de dessin et professeur de théorie à l'Ecole polytechnique de Zurich de 1929 à 1942.

Il dessine lui-même sa tombe située dans le cimetière du Bois-de-Vaux à Lausanne. Mort à Lausanne, le 11 mars 1954.



Le parc Valency, suite et fin: de la culture à la culture...

En 1937, le parc Valency était bien arborisé, bénéficiait d'un éclairage, d'une fontaine, d'une pièce d'eau et d'un kiosque avec WC. Il était un lieu très apprécié dans le quartier.

En 1940, alors que la Suisse est entourée de pays en guerre et que l'on craignait un embargo sur les denrées alimentaires dont la moitié provenait de l'importation, le parc Valency est mobilisé. Il entre au service du plan Wahlen, programme d'autosuffisance alimentaire qui visait l'augmentation de la production agricole par l'utilisation de tous les terrains vacants, parcs publics, terrains de sport, etc. afin de les convertir en zones cultivables et remédier à la pénurie de légumes. C'est ainsi que de nombreuses familles du quartier sont venues bêcher, biner, sarcler les pentes du parc en soirée et durant les week-ends.



Le Poulain © notreHistoire.ch

En 1942, sur commande de la ville, la pièce d'eau de l'esplanade des tilleuls sera décorée du «Poulain», œuvre du dessinateur et sculpteur lausannois Pierre Blanc (1902-1986). Celui-ci est également connu pour la décoration du Tribunal fédéral, la statue du «Sanglier» de bronze au parc Denantou et celle

de «l'Été» au parc Mon-Repos. Dans ses ateliers de l'Orangerie (à Mon-Repos), Pierre Blanc a mis deux ans pour dessiner, élaborer et tester dans le plâtre son bel animal. Inspiré par l'Art déco, il souhaitait dépouiller son œuvre de tout artifice, ce qui explique les formes et les volumes très simplifiés du fameux «Poulain» que de nombreux enfants chevaucheront, de générations en générations. C'est Georges Roncati (1884-1975) à qui l'on doit aussi le «Taureau ailé» du temple de St-Luc qui le taillera dans un grès de calcaire coquillé.

Dès la fin de la deuxième guerre mondiale, les prairies, allées et bosquets sont retournés à leurs destinations premières et le parc est redevenu un lieu d'agrément.

En 1954, sur interpellation du conseiller communal Corbaz, l'éclairage des escaliers Nord-Sud et du chemin de ceinture sera amélioré pour augmenter la sécurité des promeneurs et celle des nombreuses personnes qui utilisent les allées comme chemin de transit vers leur travail.

En 1956, le réservoir des Vignes d'Argent et sa station de pompage qui reçoivent l'eau des usines de Lutry et St-Sulpice sont agrandis au Sud-Est et comprendra deux cuves d'une capacité d'environ 2'500 m³. Les besoins étant en forte augmentation, une extension, appelée réservoir de Montétan, sera construite au Nord-Ouest. Les deux parties sont alors reliées par la construction d'une galerie souterraine d'environ 300 m. de long, abritant d'énormes tuyaux de fonte et traversant le parc à une profondeur de 16 m. L'eau accumulée de nuit dans les cuves est

analysée et réinjectée le plus vite possible dans les canalisations pour éviter toute stagnation et contamination: une pompe la fait circuler à 5°-8° dans le serpentin de couloirs des cuves voûtées. Ces installations ont été entièrement renovées, et même reconstruite pour la partie Nord entre les années 2008 et 2010.

C'est en 1956 également qu'un appartement de fonction sera construit à l'entrée Est du parc, accolé au réservoir nommé depuis lors Montétan Sud. En 1959, la partie plate du réservoir sera aménagée en un boulo-drome de huit pistes de gravier conçu pour la pétanque, appelé aujourd'hui La Valencienne. On profitera de la grande cuve de 11'500 m³ du réservoir Montétan Nord pour construire et alimenter une piscine de quartier avec sa patageoire et un bassin à fond progressif pour non-nageurs et nageurs. La piscine de Montétan est encore très appréciée par les enfants et les familles du quartier pour se rafraîchir pendant la bonne saison et cela d'autant plus que son entrée en est gratuite.

Sa façade Nord a été agrémentée



Quel monde dans la piscine de Montétan! 1961

en 1961 d'une sculpture de Pierre Blanc en bronze et en creux, appelée «L'enfant au poisson». Sous le



L'enfant au poisson © notreHistoire.ch

signe de la jeunesse et de la gaieté, l'enfant invite ses petits compagnons de jeux à venir s'ébattre dans l'eau et le soleil.

FD



Sources : texte de A. Bussey, directeur des finances de la Ville de Lausanne paru dans le journal SDO, site notreHistoire.ch, inventaire des archives cantonales et Service des eaux de la Ville de Lausanne

Un quartier lié au destin des transports publics

La ville de Lausanne se prêtait difficilement à la construction d'un réseau de tramways par le fait de sa situation topographique très accidentée. Pourtant, grâce aux compétences et travaux de l'ingénieur A. Palaz, le projet de tram remporte un grand succès et la Société des Tramways Lausannois a pu être constituée le 5 juin 1895.

La pose des premiers rails débute le 1^{er} mars 1896 et les six lignes électriques reliant les grands axes Nord-Sud, Est-Ouest ont été inaugurées le 29 août 1896. Le sentiment des Lausannois est double en voyant les voitures TL glisser sur les rails. Il est fait de plaisir et d'orgueil. Lausanne n'a plus rien à envier à Zurich ou Genève. Elle est devenue une grande ville! Le réseau, parcouru par 21 voitures, s'étendait alors sur 11 km en rayonnement depuis l'usine de Couvaloup qui servait de dépôt et produisait l'électricité. Dès 1902, ce sera l'usine Pierre-de-Plan qui prendra le relais.

A Prélaz, sur un terrain de 20'000 m², un dépôt-atelier est construit entre 1898 et 1900. Il accueillait les 72 voitures du tramway dont le réseau s'étendait avec le prolongement des lignes existantes et de nouvelles liaisons. Le dépôt

est agrandi par de nouvelles halles en 1910.

Les tramways coûtaient cher à l'entretien et les rails s'usaient vite. De plus, leur vitesse sur les rues en pente ne pouvait guère dépasser 8 km/h. La largeur des rues de Lausanne limitait souvent le passage et le croisement des convois. En 1929, les TL ont alors inauguré le premier service par autobus. Ceux-ci n'étaient toutefois pas assez puissants pour les fortes déclivités de nos rues. La solution se trouvait dans un nouveau mode de transport peu polluant, peu bruyant, rapide et sûr: les trolleybus, alimentés en électricité par des perches.

En 1931, on a construit à Prélaz de nouvelles halles et adapté les plus anciennes pour abriter ces nouveaux véhicules. Dès 1932, les TL vont continuer de s'étendre et fonctionner par ces trois modes de transports



Trolleybus lausannois © notreHistoire.ch

conjoint. Le réseau de tramway atteint son apogée en 1933 avec une longueur de 66 km de lignes exploitées, 82 voitures, 26 remorques et 46 wagons destinés au transport du fret. À la suite des excellents résultats des trolleybus, les TL décident de commander une série de 32 nouveaux véhicules de forme typiquement lausannoise avec leur capot à l'avant. Le dépôt de Prélaz ne suffit plus pour abriter tous les véhicules. Faute de place, les deux-tiers des véhicules restaient toute l'année à l'air libre dans la cour, ce qui posait des problèmes en hiver. De plus, la conception des hangars, construits pour abriter du matériel roulant sur rails ne facilitait pas les déplacements des trolleys à l'intérieur du dépôt. C'est pourquoi, en 1950, des terrains sis à Bellevaux sont achetés pour construire un deuxième dépôt, celui de la Borde, dédié prioritairement aux trams avec ses 563 m de voies et qui sera agrandi en 1982.

Les années qui ont suivi ont été marquées par la disparition progressive et continue des tramways jugés trop gênants dans la circulation de par leur vitesse réduite, les coûts élevés, la forte sollicitation des freins. En juillet 1963, la compagnie abandonne son ancien nom, devenu caduc, pour prendre celui de Transports publics de la région lausannoise qu'elle porte depuis lors. La dernière ligne de tramway lausannois, ligne no 7 entre Renens



Les grévistes avec, à l'arrière, le dépôt des tramways de Prélaz, à l'avenue de Morges © notreHistoire.ch

Les employés des Tramways lausannois se mettent en grève le samedi 17 août 1912 pour protester contre les sanctions imposées à quatre de leurs représentants, signataires d'une lettre dénonçant les agissements d'un contremaître.

et la Rosiaz est supprimée en 1964, quelques mois avant l'ouverture de l'Exposition nationale dont l'organisation a précipité sa fin.

Avec la croissance constante du parc de véhicules des TL et le développement général du réseau, le dépôt de Prélaz ouvert en 1900 ne répondait alors plus aux besoins. Les TL ont pensé dès 1986

à la construction d'un nouveau bâtiment doté d'infrastructures qui permettraient l'entretien des trolleybus. Le quartier de Perrelet, sis sur le territoire de la commune de Renens, possédait un grand terrain que convoitaient les TL. C'est après quatre ans de travaux, en 1995, que le bâtiment de 36 000 m² est entré en service.



Le dépôt de Prélaz en 1980
© notreHistoire.ch



Dernière course du tram no 7 à Lausanne, le 6 janvier 1964 © 24 heures

Le centre de Perrelet est à la fois «le cœur, le cerveau et les poumons du réseau». Il est constitué d'un dépôt capable d'accueillir 200 véhicules, et abrite le centre de gestion du trafic permettant l'exploitation de l'ensemble des lignes de bus et de métros, les ateliers de maintenance, ainsi que l'ensemble des bureaux administratifs.

Qu'advient-il du terrain des TL à Prélaz? Vous le saurez dans le prochain numéro. **FD**



Des poules et des œufs au dépôt de Prélaz

Les TL ayant construit un nouveau dépôt en Perrelet, celui de Prélaz avec ses hangars et la maison du XIX^e siècle ont été abandonnés, laissés vides.



© Patrick Martin, 24 heures du 3 juin 2003

En réponse à l'absence de lieux alternatifs permettant de créer et de développer des activités non-commerciales à Lausanne, un groupe s'était constitué et avait fondé l'Espace Autogéré. Squatter n'était pas qu'une réponse à un besoin de logement mais un moyen de remettre en question la propriété privée, de créer un lieu de revendication et d'offrir un lieu d'échange, non compétitif, où la culture ne se consomme pas.

Le 17 juin 1993, une première maison avait été occupée au chemin de Primerose. Le permis de démolir le bâtiment ayant été accordé par la Ville et la réalisation de travaux

sur ce site avaient débouché sur une évacuation musclée le 27 octobre de la même année. Deux semaines plus tard, une manifestation de 300 personnes s'était terminée par l'occupation d'une ancienne carrosserie, au chemin de la Colline, où toutes les activités avaient pu recommencer. Un an après, la maison avait été démolie pour cause d'insalubrité et d'insécurité.

Suite à des négociations et à un contrat de prêt à usage pour deux ans, l'Espace Autogéré a pris alors possession de l'ancien dépôt des bus TL dans le quartier de Prélaz, en juillet 1995. Toutes sortes d'ateliers et d'activités en autogestion et sans sponsor s'y sont déroulés: bar, restaurant végétarien, concerts, presse alternative, débats, expositions, cinéma de l'association Ciné-Clap, forge, sérigraphie, poterie, vélo mécano, labo-photos, danse, acrobatie, échanges de savoir, installations solaires, jardin potager, poulailleur, etc. L'expérience de Prélaz durera finalement cinq ans.

Cet Espace Autogéré a fait beaucoup parler dans le quartier entre pro et opposants à ce site et surtout avec le voisinage. En cinq ans, le squat a acquis la réputation d'un ghetto, même si les concerts et les deux séances hebdomadaires de cinéma y amenaient parfois plusieurs centaines de spectateurs. Les prostituées du quartier y trouvaient un endroit calme et bon marché où personne ne les embêtait. Un squat dans un quartier populaire parfois chaud attire son lot de marginaux. L'Espace autogéré se voulait «clean» face à la drogue. Quant à la barrière à l'entrée, c'était pour empêcher de transformer la zone en parking sauvage.

On décrivait les squatters comme «pas méchants», mais «les gens ont peur en voyant l'extérieur du squat, ce n'est pas bon pour l'image du quartier». Quelques carottes ont été plantées et un petit marché organisé pour le quartier, «mais il fallait courir après les clients». Facile à comprendre: avec un stand entre des graffitis et des sculptures destroy à l'entrée, il semble que les habitants de Prélaz ont préféré l'idée d'une future Coop flambant neuve.

Le projet de 250 logements sociaux des Jardins de Prélaz, du centre commercial et d'un parking souterrain prenant forme, des pourparlers ont été entrepris pour



Squat et barricades © Chris Blazer



Les bulldozers en action, août 2000 © Chris Blazer

La cité-jardin de Prélaz

1922, première réalisation d'une cité-jardin à Lausanne.

Elle comprend trente-sept maisons totalisant soixante logements, soit vingt-six maisons familiales de quatre ou cinq pièces, huit maisons à deux familles avec des appartements de trois pièces et trois maisons locatives de six appartements de quatre pièces. Les architectes conçoivent un véritable quartier organisé autour d'une place centrale destinée aux jeux des enfants. Les immeubles sont disposés en rangées; chaque locataire bénéficie d'un jardin de 100 à 150 m², qu'il habite une maison familiale ou un appartement. Les logements répondent à des critères précis: chacun d'eux possède une salle de bains et un corridor distribue les pièces qui sont indépendantes les unes des autres. Cette réalisation fournit l'occasion aux architectes de tester de nouveaux matériaux et de mettre en pratique la production en grande série, notamment dans la menuiserie des portes, des fenêtres et des volets.

Mais pourquoi ce genre de réalisation, et à ce moment-là? Il nous faut alors resituer le contexte historique de l'époque. Vers 1850, la ville offre encore l'image d'une cité médiévale et c'est avec l'arrivée du chemin de fer en 1856 qu'elle commence à se déployer depuis son noyau centré sur St-François et la Cité. L'arrivée du funiculaire Lausanne-Ouchy en 1877 et la création d'un réseau de tramways en 1896 favorisent le développement de quartiers périphériques. La ville se dote également d'équipements techniques, tels que la distribution de gaz en 1849, d'eau sous pression en 1868 et l'alimentation en électricité dès 1902. Les nouveaux quartiers s'étendent à l'est de Saint-François, aux abords des avenues de Rumine et du Léman, et à l'ouest, le long des avenues d'Echallens et de Morges. Les immeubles des quartiers à l'ouest s'adressent en majorité à la classe moyenne, tandis que ceux de Rumine sont destinés aux personnes

disposant d'un revenu plus élevé. La population la plus pauvre s'entasse dans des logements vétustes et l'on assiste alors à une saturation du centre.

En 1891, une grave épidémie de fièvre typhoïde incite les autorités à étudier les moyens de réglementer la construction, domaine jusqu'ici négligé par la législation. Ce sera le cas en 1902 avec l'adoption d'un nouveau règlement de la police des constructions et en 1905 d'un plan d'extension. A l'insalubrité de certains quartiers s'ajoute la pénurie de logements bon marché. La fin de la première guerre mondiale amène son cortège de restrictions et de hausses de prix. Les salaires des ouvriers stagnent, ou baissent en raison de l'inflation galopante. Le secteur de la construction, qui occupait en 1910 11% des personnes actives, n'en emploie plus que 6%. Les coûts de la construction ont triplé, ce qui rend les investisseurs hésitants. Les loyers des rares nou-



La Cité-Jardin en 1922



Part sociale de la SCHL en 1920
veaux logements sont inabordables pour la majorité de la population.

À la même période naît le mouvement coopératif dont les buts sont, entre autres, la construction et la location de logements à bon marché et leur financement par l'acquisition de parts sociales par ses membres. L'initiative de créer une coopérative d'habitation à Lausanne revient à l'Union locale du personnel fédéral, et le 13 octobre 1920, naît la Société coopérative d'habitation Lausanne (SCHL). La cité-jardin est son premier projet et les fonds nécessaires à sa réalisation ne peuvent bien évidemment pas provenir uniquement de ses membres. Les autorités

lausannoises lui proposent alors un droit de superficie sur le terrain de 12'000 m² pour lequel elle encaissera un loyer durant 60 ans. La commune prend à sa charge les coûts de l'établissement des routes et des égouts, pour lesquels la SCHL versera une contribution. Un crédit sera finalement accordé afin d'encourager la construction, offrir des occasions de travail aux chômeurs et éviter ainsi le paiement d'indemnités de chômage sans contre-prestation.

Le premier coup de pioche est donné le 24 avril 1921 et le tout sera réalisé en un temps record de huit mois. En 1924, les architectes Gilliard et Godet, remportent, pour cette réalisation, la médaille d'argent de l'exposition coopérative internationale de Gand. Les premiers locataires sont principalement des employés fédéraux, communaux, de commerce, ainsi que des employés des tramways. Les ouvriers n'y sont pas représentés, car le loyer exigé reste inabordable pour la grande majorité de ceux-ci,

l'acquisition d'une part sociale représentant l'équivalent d'un mois de salaire. La gérance est assurée par un caissier et un menuisier pour la partie technique.

Petit clin d'œil! Les problèmes de voisinage ne datent pas d'aujourd'hui! Certains locataires avaient une basse-cour avec poules et lapins. Pour «des coqs qui s'égossillent dans le quartier» un accord à l'amiable a dû être trouvé, car la commune ne l'avait pas expressément autorisé lors de la mise à l'enquête.

CM

PS: Vous pouvez relire le témoignage d'une habitante paru dans notre numéro 6.



Sources: livre édité en 1995 pour le 75^e anniversaire de la SCHL qui nous a autorisé à puiser les informations nécessaires à cet article.

Regard d'une ancienne boulangère

Au chemin de Sévery, il y avait une boulangerie tenue par Liliane Gignard et son mari. Nous l'avons rencontrée pour qu'elle nous raconte les 20 ans de cette aventure. Propos recueillis par Gérald Progin et Françoise Duvoisin.

Gérald Progin, Françoise Duvoisin: Liliane, depuis combien de temps vis-tu dans le quartier?

Liliane Guignard: J'y suis arrivée en 1987, avec mon mari et ma fille, pour prendre la boulangerie-pâtisserie-tea-room Le Ricochet qui se situait à l'Avenue Sévery 2 où se trouve aujourd'hui le commerce Piri Piri Grill. Nous avions la chance d'occuper un appartement indépendant dans le même immeuble ce qui facilitait la vie de famille. Mon mari s'occupait de la confection des pains et des pâtisseries et moi je m'occupais de la vente, du service au tea-room, de l'aide au laboratoire et de l'administration ! Ma maman est venue nous épauler à la vente durant plusieurs années ; nous avions aussi du personnel. Nous avons tenu Le Ricochet jusqu'à fin 1999. Suite à un accident, mon mari ne pouvant plus exercer son métier, nous avons dû remettre le commerce.

Comment était le quartier à cette époque?

Beaucoup d'habitants y vivaient depuis la construction des immeubles dans les années 50-60. C'était donc un public de familles, avec de

grands et petits enfants qui avaient l'habitude de fréquenter les commerces du quartier. Il y avait aussi le dépôt des tramways lausannois, puis le très coloré squat... La proximité des écoles de Valency et Prélaz, la garderie de Valency amenait de l'animation dans ce quartier. Les commerces y tenaient une bonne place. Juste à côté, l'épicerie Des-simoz avec ses délicieux produits frais et spécialités valaisannes, le kiosque-tabac de Monsieur Mourad pour ses bonbons à 10 ct et autres articles... (ces locaux sont occupés actuellement par la mosquée), mais aussi la boucherie Meylan sur l'avenue de Morges.

Notre tea-room, avec sa terrasse, son ouverture le dimanche matin et les jours fériés, était bien fréquenté par des habitués. Des résidents de la Fondation Clémence appréciaient y venir avec leur famille ou les soignants pour profiter d'un moment hors mur. Le midi, des artisans, des employés des bureaux et des garages, du dépôt TL, travaillant dans le quartier avaient pour habitude de venir acheter salées au fromage, ballons, sandwichs et autres bonnes choses à consommer sur



© Christian Mühlheim

place ou à l'emporter. Les enfants, petits et grands, insistaient pour venir à la sortie de l'école avec leur maman pour de bons 4 heures ; en cas de refus, c'était la crise... ! Les employées de la garderie et les mamans faisaient une pause bienvenue dans nos locaux après avoir conduit les chérubins à l'école. Nos pains, baguettes de blanc et multicéréales, rencontraient un franc succès. Le diplôme de Chevalier du bon pain avait été décerné à mon mari. Nous avions des commandes de pains spéciaux en forme de grappe de raisin ou des pains longs décorés, de 4 voire 5 kg. Nous avions aussi d'autres produits de pâtisserie et canapés également très appréciés. Une anecdote : un des chiens du squat appréciait tout particulièrement nos produits, n'hésitant pas à s'introduire furtivement dans nos locaux pour y dérober ce qui pouvait l'être... un pot d'eau froide l'en a dissuadé...

Les changements les plus marquants : en 1990 environ, une partie du chemin de Renens a été mis en sens unique, ceci malgré des oppositions d'artisans du quartier. Ces modifications de circulation ont pro-



voqué une diminution de la clientèle de passage pour tous les commerces. De manière générale, ce phénomène n'est peut-être pas suffisamment pris en compte par les autorités, dommage. Dès les années 95, suite à l'arrivée de jeunes et nouveaux locataires, j'ai pu observer des changements dans la manière d'effectuer des achats : on va plus facilement dans les grandes surfaces, souvent en voiture, pour trouver l'ensemble des

produits alimentaires. Et, inévitablement, la population vieillit, doit quitter son logement ou décède. En 95, je m'en souviens bien, nous avons perdu 7 clients... Tous ces événements n'ont pas facilité notre travail. C'est un métier, comme beaucoup d'autres, qui demande beaucoup d'implication, surtout lors de périodes difficiles, comme celle vécue dans les années 90, mais j'en garde de bons souvenirs.

Et par la suite ?

A la remise de la boulangerie, j'ai retrouvé mon métier initial chez Publicitas d'abord, puis à Edipub, société de publicité du groupe Edipresse et maintenant, je termine mon parcours professionnel à Tamedia... qui a repris Edipub. J'habite encore le même appartement et me plais toujours autant dans ce quartier !



Que cache le sigle ETML?

Une institution de notre quartier entre très bien dans le thème du présent numéro. Il s'agit de l'Ecole technique et des métiers de Lausanne (ETML)



© Fred Schmid/carte postale vers 1933/coll. Musée Historique Lausanne

Cette institution lausannoise a été fondée en 1916, au 74 de la rue de Genève, dans un bâtiment qui avait abrité une ancienne biscuiterie, puis une carrosserie lausannoise. La 1^{ère} Guerre mondiale battait son plein quand est décidée la création de la nouvelle Ecole de mécanique de Lausanne, pour former « des hommes » afin de pallier le manque d'ouvriers qualifiés. A ses débuts, elle comptait 25 étudiants et deux professeurs ; son premier directeur est resté en fonction jusqu'en 1947. Dès 1917, les métiers du bois y sont intégrés et en 1920, l'école comptait déjà 86 élèves. La mécanique auto, le montage en chauffage ont suivi dans les années 30, d'autres formations techniques dans les années 40, pour se terminer par une section informatique dès 1999.

C'est par manque de place et parce que le propriétaire des locaux souhaitait les récupérer, que dès 1924, a démarré une étude pour construire un nouveau bâtiment sur la parcelle communale de la Violette, sise juste en face, de l'autre côté de la rue. Selon un journal d'architectes et le Syndic de l'époque, on y a donc construit, je cite : « un bâtiment traité, à l'in-

térieur comme à l'extérieur, avec économie, en laissant à l'école le caractère qu'elle doit avoir franchement : celui d'une usine. Nous ne nous sommes permis qu'un luxe : de l'air et du soleil en abondance, dans cette maison consacrée à la jeunesse ». Entièrement en béton armé et aujourd'hui inscrit à l'inventaire des monuments historiques, le bâtiment a été mis en fonction le 2 octobre 1930. Celui-ci a été rénové dans les années 80 au moment de l'agrandissement de l'école au sud de la parcelle. Quelques locaux se

situent également au chemin de Recordon 1.

Il est loin le temps où l'apprentissage consistait principalement en un maître qui montrait et un apprenti qui refaisait l'exercice à plusieurs reprises, sans devoir montrer quelque initiative. Les branches étaient plus sectorisées et offraient moins de débouchés. Aujourd'hui, l'approche pédagogique est favorisée par la valorisation des compétences, une orientation plus fine au niveau des métiers, ainsi que la compréhension d'un phénomène par des essais, au lieu de livrer dès le début la solution. Les métiers de l'automobile, par exemple, se sont adaptés à l'évolution des véhicules et des différentes tâches exercées dans un garage ; elles vont de celles de l'assistant de maintenance AFP qui s'occupe des travaux de base (changement de pneus p. ex.) au mécanicien d'automobiles CFC qui procédera au diagnostic complet. Il s'agit aussi de se tenir au courant des dernières technologies, comme les voitures électriques par exemple.



© Christian Mühlheim

A la question de savoir si des métiers disparaissent, il s'agit plutôt de formations qui s'adaptent à l'époque. Un menuisier ébéniste, par exemple, pourra se spécialiser en marqueterie ou comme luthier, souvent en partant se former auprès d'artisans et d'écoles spécialisées, parfois même à l'étranger. Depuis 2005, il existe la possibilité de faire une année de préapprentissage en s'essayant à plusieurs métiers. 30 places sont disponibles à cet effet

Environ 860 élèves suivent des cours auprès de l'ETML : 500 en formation CFC, les autres en ES (Ecole supérieure) ou maturités professionnelles. 60 jeunes filles fréquentent les diverses filières proposées, celles-ci pouvant toutes leur convenir. Toutefois, certaines filières, comme l'informatique par exemple, ne semblent que peu les intéresser. L'école collabore avec le bureau de l'égalité du Canton de Vaud et propose des stages de découverte. Elle est également présente à la journée des métiers. Souvent, les réticences proviennent de l'entourage. Ces occasions de rencontre et de découverte permettent de faire tomber les craintes.

Les portes ouvertes organisées chaque année sont fréquentées par toute la famille (parents, frères, sœurs, etc.). Souvent, une grande



© Christian Mühlheim

partie des visiteurs a déjà une idée de la formation désirée. L'école procède à un concours d'admission pour les CFC et les étudiants la fréquentent ensuite à plein temps, avec des stages en entreprise d'une durée variant de 6 semaines à 6 mois. Durant le stage, des cours théoriques continuent à être donnés.

Les branches générales sont enseignées par des professeurs formés à la HEP ou à l'université, alors que les formateurs professionnels viennent des métiers et sont au bénéfice d'une formation supérieure. 130 personnes enseignent dans l'école, ce qui correspond à 110 EPT. Il n'y a pas d'écologie, mais une taxe d'admission. Sachant que le coût de formation par étudiant est

de CHF 15'000.-, les résidents hors du Canton de Vaud doivent avoir une autorisation de leur canton de résidence. Les travaux réalisés par les étudiants lors de leurs exercices restent leur propriété, mais l'école réalise aussi des travaux pour des clients extérieurs, comme l'atelier de fabrication électronique qui procède à des montages de circuits pour l'industrie.

Christian Mühlheim

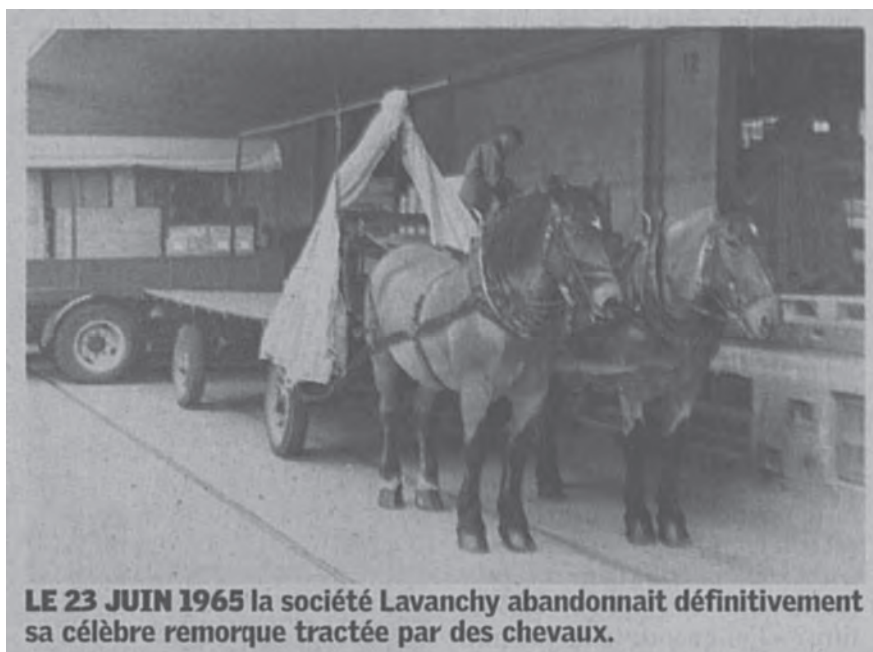
Sources :

Entretien avec M. Alain Oser, doyen
Edition du journal de l'Ouest lausannois.

Article 24 Heures sur les 100 ans de l'ETML en 2016.

Avec Lavanchy, ça déménage!

Histoire d'une des entreprises vaudoises les plus prestigieuses : pendant de longues années numéro 1 du déménagement en Suisse sous le nom de Lavanchy-Transports, numéro 1 en Suisse romande sous celui de Lavanchy-Voyages, implantée à Paris, Lyon, Milan et dont le siège se trouvait à la Route de Genève 88.



LE 23 JUIN 1965 la société Lavanchy abandonnait définitivement sa célèbre remorque tractée par des chevaux.

En 1840, Lausanne n'a que 14'000 habitants. Son approvisionnement en pierres et matériaux de construction, céréales, sel et autres denrées se fait par des barques. Il faut ensuite monter toutes ces marchandises du port d'Ouchy jusqu'au centre-ville. Jules Perrin a donc l'idée de fonder une entreprise de transports hippomobiles. Le développement de l'entreprise sera rapide car la ville est en plein essor.

Alors que la première ligne de train Genève-Yverdon ne s'arrête pas à Lausanne, l'entreprise Perrin et Cie conduit les voyageurs de Bussigny à Lausanne. A l'ouverture de la gare de Lausanne en 1856, elle assure également le transfert des voyageurs jusqu'à leur hôtel et devient commissionnaire officielle des chemins de fer. Elle compte plus de 80 chevaux dont les écuries se répartissent entre l'Hôtel d'Angleterre, la rue Marterey, la rue du Simplon.

L'entreprise a dès lors ses 2 axes principaux d'activités: les Trans-

ports et les Voyages.

En 1891, François Perrin, reprend l'affaire florissante de son père et crée le service de transports internationaux et de déménagements. En 1913, l'entreprise acquiert son 1er camion automobile.

Dès 1907, le Colonel Ami Lavanchy était responsable des transports auprès du chef de l'état-major gé-

ral. Revenu à Lausanne, A. Lavanchy devient chef de bureau (1920), puis associé de la maison de transports et agence de voyages Perrin & Cie (1922). En 1926, il reprend la maison de transports et la dénomme Lavanchy & Cie. Il rachète également l'agence de voyages en 1932. L'entreprise employait plus de 120 personnes en 1939, en particulier des soldats du train qui avaient été sous les ordres du Colonel.

Dès 1945

Après la Seconde Guerre mondiale, les déménagements, à l'intérieur de la Suisse, internationaux et intercontinentaux, par voie de surface, par camions et par les airs sont devenus l'activité principale de Lavanchy SA. Elle bénéficie d'un matériel très performant et d'une réputation flatteuse, notamment dans le transport délicat d'œuvres d'art et d'objets de valeur qui nécessitent des soins extrêmes. Churchill, la famille Napoléon, Elizabeth Taylor ou Georges Simenon lui ont confié leur mobilier. Elle compte plusieurs familles royales dans sa clientèle,



© Musée historique de Lausanne

ainsi que l'Hermitage, le musée de l'Art Brut, les foires commerciales de Beaulieu, de grands exposants. Elle fait le transport de lingots d'or jusqu'aux banques sur de simples chars bâchés. Heureux temps sans holdup! Les employés sont même payés en pièces d'or quand l'entreprise manque de liquidités.

En 1953, les halles-marchandises CFF de l'avenue d'Ouchy 4 sont saturées et engorgent la circulation devant la gare. D'ailleurs, elles doivent être démolies pour construire le nouveau centre de distribution de la Poste et seront remplacées par la toute nouvelle gare marchande de Sébeillon. L'entreprise Lavanchy saisit alors l'opportunité d'installer, à proximité, son service administratif et de garde-meubles, à la Route de Genève 88, dans un immeuble de 70'000 m³ sur 5 niveaux tout fraîchement construit. On y trouve des salles sous haute-sécurité, avec

En 1964, le bâtiment de la rte de Genève est déjà trop exigu et sera surélevé de 2 étages.

La circulation et les embouteillages en ville de Lausanne, certains feux de circulation étant réglés sur l'allure des voitures hippomobiles, remettent en question l'utilisation des chevaux auxquels Ami Lavanchy tient particulièrement. C'est à son décès, le 22 juillet 1965, que Loulou, Caraby, Réal, Paulus, Toby et Domino vont faire leur tout dernier voyage pour son convoi funèbre et lui rendre les honneurs. Un comité de soutien les a sauvés de l'abattoir; ils ont pu finir leurs jours à la campagne.

De l'ampleur

Dans les années 1970-80, l'entreprise emploie 300 personnes et une centaine de véhicules pour plus de 2000 déménagements locaux, suisses et internationaux.

À l'ère du conteur, Lavanchy investit à Bousens en 1983 où elle construit de nouvelles installations automatisées de stockage et distribution: 10 quais de chargement pour camions et trains routiers.

L'immeuble de la rte de Genève 88 sera transformé en 1985 pour abriter un nouveau centre administratif. Une partie de la place libérée par les dépôts abritera jusqu'en 1991 le Crédit Suisse et la Bourse



blindages et coffre-fort, un garage pour les 60 véhicules à moteur, les ateliers mécaniques et d'emballage des marchandises. Les écuries pour les 50 chevaux restent, elles, basées à la rue du Simplon.



de valeurs de Lausanne, avec sa corbeille à la criée.

Le 21 octobre 1991, Danzas Voyages SA- Bâle reprend les parts dans le capital de Lavanchy Voyages. Sans successeur, la partie fret aérien et transports internationaux (air, terre et mer) sera renommée Transit'air SA et basée à l'aéroport international de Genève. La Société Lavanchy-Transports sera reprise en 2002 par le leader mondial Crown Relocations uniquement pour le secteur déménagements internationaux et définitivement radiée en 2017.

Françoise Duvoisin

Sources: encyclopédie vaudoise, archives lausannoises et MHL, anc. Membres du Conseil d'administration Lavanchy-Transports.

Des squelettes du passé ont refait surface sur un chantier

Commencés tout juste le 21 août 2017, les travaux de creusement du nouveau tunnel ferroviaire du LEB sous l'avenue d'Echallens, ont buté sur 57 anciennes sépultures.

La découverte n'était pas totalement une surprise, car le site était répertorié par la section d'archéologie cantonale.



© Musée cantonal d'archéologie

En effet, l'emplacement du terrain de jeu du Parc de la Brouette – surnom sympathique du train reliant Lausanne au Gros-de-Vaud – accueillait le cimetière de Saint-Laurent, et ceci bien avant le terminus du LEB. Les différents services d'architecture et d'archéologie ne savaient pas si cet ancien cimetière avait été totalement détruit par la construction, en 1873, de la gare Lausanne-Chauderon.

Des fouilles par sondage ont donc été menées préventivement durant quelques semaines, attirant l'œil de nombreux passants. Les pinceaux des archéologues ont mis au jour des ossements et quelques vestiges, provenant d'anciennes tombes datant du XIX^e siècle. L'intérêt scientifique est important puisque ces recherches peuvent

nous aider à comprendre comment les gens vivaient ou quelles pathologies les touchaient, l'évolution des pratiques médicales (opérations chirurgicales, autopsies), comment on apprêtait les défunts et quelles étaient les pratiques funéraires de l'époque.

En 1812, un arrêté de la police des enterrements établit, avec des préoccupations hygiénistes et sanitaires, qu'aucun cimetière ne pouvait être installé à l'intérieur d'un périmètre habité, ville ou village. Des cimetières ont ainsi été créés à la périphérie des villes, en lien avec des quartiers ou des paroisses, selon leur extension. C'est le cas du cimetière de Saint-Laurent qui a été en fonction de 1830 à 1872.

A la fin du XVIII^e siècle, l'inhumation dans des contenants en bois est devenue progressivement la norme. Au XIX^e siècle, on note l'emploi de cercueils naviformes (forme de barque) et de couvercles en bâtière (toit à 2 pans), notamment sur le site du Parc de la Brouette.

Dans ce cimetière, des végétaux ont été utilisés comme capitonnage ou comme natte. Les individus ont été inhumés en position dorsale, avec généralement les bras le long du corps et les jambes en extension. Le mobilier accompagnant les défunts est extrêmement rare, de même que les vestiges de pièces d'habillement. L'inventaire des fouilles archéologiques compte quatre boutons en os, trois agrafes vestimentaires et un collier de perles de verre. Les stèles, croix en bois, les clôtures n'ont pas été conservées.

Le cimetière a été fermé, le terrain nivelé, en raison de l'implantation de la gare Lausanne-Chauderon qui restera en service de 1873 jusqu'à l'inauguration de la gare souterraine en 1995.

Françoise Duvoisin

Réf:

<http://www.archaeologie-schweiz.ch>



© <http://www.simplonpc.co.uk>

C'est pas du pipeau !

Grâce à une maîtresse d'école enfantine du petit collège de Valency, notre quartier était à la pointe de la pédagogie et de l'initiation musicale dans les années soixante (1960) déjà.



Ça commence en 1920, en Grande-Bretagne, dans la banlieue de Londres. Une jeune institutrice anglaise, Margaret James, est en quête d'un instrument de musique peu coûteux et qui puisse être pratiqué par tous ses élèves de milieu populaire. Après recherches et tâtonnements, elle s'est mise en tête de leur faire fabriquer leur propre flûte de bambou. Cette expérience passion-

nante apporte l'occasion d'un travail manuel et la possibilité de jouer avec son propre instrument.

D'Angleterre, la flûte de bambou passe directement en Suisse grâce à Trudy Biedermann et Beatrice Scala qui l'ont introduite aussi en France, en Belgique et en Autriche. La «Guilde suisse des flûtes de bambou» est créée dès 1936.

Ça continue, en Suisse romande, avec Mme Jacqueline Gauthey-Urwiler, née en 1929 et institutrice au collège de Valency. Elle est membre de la commission-lecture de la société pédagogique romande qu'elle présidera, mais elle est surtout l'unique responsable de l'enseignement professionnel de la flûte de bambou dans le Canton de Vaud.

Adeptes des méthodes d'enseignement de type Montessori, elle a toujours dans le tiroir de son pupitre une véritable gamme de flûtes de bambou allant du sopranino à la basse, en passant par le soprano, l'alto et le ténor, dont

elle se sert pour débiter une journée de classe, pour des retours au calme, pour accompagner les chansons et comptines apprises. Ses petits élèves sont fascinés devant les sonorités douces, chaleureuses et mélodieuses de l'instrument et posent leur tête sur leurs bras croisés pour mieux apprécier ces moments de détente. Cet art nouveau, bien qu'introduit officiellement dans les écoles, suscitera un véritable enthousiasme de la part des enseignants et des inspecteurs scolaires.

Mme Gauthey-Urwiler a l'art de transmettre le goût de la musique, à ses élèves, mais aussi à leurs parents. Depuis son mariage, en 1959, elle s'est installée au chemin de Renens 43, à deux pas de la petite école. Elle organise alors, chez elle, des cours d'initiation musicale avec construction de flûtes de bambou, tant pour enfants que pour adultes. Au point de vue pédagogique, cet instrument présente un intérêt certain. En procédant par étapes successives, note après note, l'élève joue,



improvise, accompagne, avec 2, puis 3, puis 4 notes jusqu'à ce que la flûte possède enfin ses 7 trous. En petit groupe, les élèves découvrent en alternance travail manuel et expression musicale. D'un morceau de bambou vierge, quelques outils, chignole, limes, bouchon de liège, chacun apprend progressivement à écouter, jouer, lire la musique. Avec chaque son en plus, le répertoire joué s'enrichit de mélodies, de chansons enfantines, de musique folklorique, etc. Le cours constitue ainsi une bonne préparation au solfège ainsi qu'à l'apprentissage d'un autre instrument. A travers le jeu d'ensemble, en duo, en trio ou en quatuor, les participants partagent les joies de moments musicaux, l'apprentissage d'un répertoire varié d'œuvres polyphoniques de Bernard Reichel, Dominique Porte, Sacha Horowitz, entre autres.

Dans le même temps, Jacqueline Gauthey-Urwiler donne des cours pour la formation continue des enseignants vaudois, organise des camps musicaux chaque été à Vaumarcus, dans le cadre de la guilde suisse. Elle compose: «Jouons à deux: mélodies très simples à deux voix pour flûtes de bambou en ré et percussion» en 1968 et «Chante musette, 23 chants pour enfants» édités par la Société Pédagogique Romande



© Françoise Duvoisin

en 1970; elle enregistre plusieurs albums et participe à une émission radio-phonique scolaire hebdomadaire entre 1970 et 1971.

Souffrant de rhumatisme précoce et se rendant compte que les absences des élèves deviennent de plus en plus fréquentes, tout comme les caries dentaires et cela malgré les pastilles fluor distibuées, elle se lance dans la diététique selon la Doctoresse Kousmine. Parallèlement à la musique qu'elle pratique avec ses filles, aux concerts qu'elle donne jusque dans les années 80 et à l'enseignement, elle tient une rubrique nutrition dans la Feuille d'Avis de Lausanne (actuellement 24 Heures) durant 2 ans, anime des cours

à l'Université Populaire, écrit même un livre en 1993: «Manger sainement pour bien se porter et guérir» édité chez Delachaux et Niestlé.

En 1970, elle déménage avec sa famille à Le Vaud. C'est à cette même époque que Jacqueline Reichel introduit les cours de flûte de bambou à l'Institut Jaques-Dalcroze à Genève et dans d'autres écoles de musique de Suisse.

Mme Jacqueline Gauthey-Urwiler décédera à la Clinique de Genolier le 28 décembre 1998.

Françoise Duvoisin

Sources : perso + scriptorium.bcu-lausanne.ch + archives Lausanne



La Cité-Jardin fêtera ses 100 ans cette année!



Condition féminine : quelle gymnastique !

La société d'Education Physique Féminine de Lausanne, dont le sigle EPFL pourrait être aujourd'hui trompeur, a été la toute première société de gymnastique féminine créée à Lausanne. C'était en 1915, dans une salle du Collège de Prélaz.



Depuis 1835, les premières sociétés de gym réunissaient des hommes dans le but d'en faire de bons patriotes, de bons soldats, de fournir à la patrie des citoyens utiles qui soient de solides soutiens en temps de paix comme en temps de guerre.

Les femmes, elles, étaient cantonnées au rôle d'admiratrices ou brodeuses de drapeaux.

Ce n'est qu'au tout début du 20^e siècle que la gymnastique sera dispensée aux filles à l'école primaire. Le port du corset entravait leurs mouvements qui étaient donc limités et saccadés.

L'EPFL est le premier groupement lausannois à avoir eu l'audace de concevoir de la gymnastique féminine considérée alors comme une hérésie, comme une nouveauté ridicule et importune. « La pratique de la gym vaudrait que vous vous occupiez de récurer vos sols et du raccommodage de vos bas et vous permette de trouver un mari » pouvait-on lire dans la presse. La gent masculine considérait ces femmes gymnastes comme des dames quelque peu légères, voulant se dévoiler avec impudeur ou se dévergondner. Il a fallu beaucoup de cran et de persévérance pour résister aux critiques et quolibets du public.

Des gymnastes libérées

M. Ernest Hartmann, professeur de gym à l'Ecole Normale ainsi qu'à l'Ecole Supérieure-Filles, est le fondateur et le premier président de cette toute nouvelle société accueillant, dès l'âge de 16 ans,

des gymnastes libérées de leurs entraves vestimentaires. Le fameux Dr Messerli faisait partie du comité comme conseiller technique. Les objectifs énoncés par le moniteur Walter Hartmann étaient d'« acquérir de la souplesse, de la grâce et de la force, car nul n'ignore qu'un corps robuste est l'auxiliaire le plus puissant d'une âme saine ». Le but

tout destinée à entretenir de braves femmes, pouvant enfanter facilement et pratiquer de gros travaux.

Le jeudi 2 décembre 1915, dans la salle de gymnastique du collège de Prélaz, on a enregistré 60 adhésions à la suite de la première leçon. Une année après, on dénombrait 80 membres, 2 ans plus tard une centaine. En 1922, l'EPFL est nommée membre d'honneur de la toute nouvelle section féminine des Amis-Gym (AGL).

Vu le succès enregistré et les espaces restreints de la salle de gym de Prélaz, la société a proposé deux soirées d'entraînements les lundis et les jeudis, organisés dès 1929 en deux catégories d'âge : le lundi pour les dames plus âgées avec des exercices respiratoires, circulatoires, ab-



1^{ère} leçon 1915

n'était pas de former des championnes ni d'obtenir des performances remarquables, mais d'« entretenir la santé et la résistance par des exercices régénérateurs de tous les organes, gracieux, légers, adaptés aux corps féminins, pour améliorer le bien-être moral, la race et pour la patrie » (sic). La technique de gymnastique féminine était sur-

dominaux et le jeudi pour les plus jeunes avec des mouvements plus dynamiques, intenses, ludiques, chorégraphiés. Une pianiste accompagnait les mouvements gymniques de morceaux adaptés aux divers exercices.

Tous les 5 ans, la Société organisait un grand spectacle, au Casino



Robert Prahin (doc ACVG)

de Montbenon, au Théâtre municipal ou à Beaulieu avec chorégraphies, costumes élaborés et jeux scéniques.

Une évolution dynamique

De 1944 à 1974, Robert Prahin, prof de gym au Belvédère, moniteur à Lausanne-Bourgeoise section Hommes, inspecteur Jeunesse et Sport, membre et président du comité technique cantonal masculin de 1937 à 1948, a apporté à ces cours de gymnastique féminine une nouvelle pédagogie. Peu à peu les mouvements se sont féminisés, favorisant l'expression corporelle, la culture physique, la détente bien-faisante et les jeux, notamment le volley dont M. Prahin était un des pionniers.

En 1952, L'EPFL était la 2^e section vaudoise pour l'effectif. La



1970

nécessité de la culture physique pour les femmes était enfin acquise. L'AVGF (Association Vaudoise Gymnastique Féminine) a alors entrepris une grande campagne de promotion débutant à Prélaz, afin de démontrer ces nouvelles méthodes : gym suédoise, nordique, exercices minutieusement dosés, gradués, corrigés et repris dans un allant plein de gaieté. «La gymnastique modifie le caractère, le rend plus souple et plus aimable. Elle détend les nerfs des gymnastes, qui, dans une atmosphère de communauté et de saine camaraderie, laissent à la porte fatigue, soucis, ennuis, et repartent revigorées.»

Sans chiffons, pas de gymnas-


Formation des 1^{ères} monitrices avec M. E. Hartmann

tique féminine. En 1915, les tenues couvraient totalement le corps : jupe longue plissée, blouse et bas foncés. Elles se raccourcirent progressivement pour faciliter les mouvements, mais aussi parce que les critères de la décence changeaient. Les dames de Lausanne portaient la tunique gentiane «fédérale» en 1940 où le genou était deviné sous la jupette, puis vers 1970 apparaissent les justaucorps bleus et leur jupette amovible.

Des présidentes du quartier

Outre Mme Alexandra Vannier-Steinberg présidente de 1942 à 1965 et présidente d'honneur (décédée en 1991 à 85 ans), cette société de gymnastique féminine a été présidée par des habitantes du quartier : Mme Eliane Dufey de 1965 à 1972, Mme Maryvonne Berger de 1973 à 1978.

Après 1987, la société avec ses 75 membres s'est retirée de l'ACVG ne participant plus aux rassemblements, fêtes cantonales et fédérales. Petit à petit, face au succès grandissant des fitness et autres activités sportives plutôt individuelles, l'EPFL se trouvait avec plus de

membres passives qu'actives. Après avoir fêté dignement son centenaire, n'ayant plus que 18 gymnastes actives, elle s'est éteinte fin juin 2016 sous la présidence de Mme Eve-Lyne Gachoud. Toutefois, ses membres passives continuent de se voir régulièrement pour une sortie en juin et pour un repas d'automne, occasion de se remémorer de bons et beaux souvenirs au fil de cette longue histoire.

Françoise Duvoisin

Sources : perso + scriptorium.bcu-lausanne.ch + archives Lausanne

Les abattoirs de Malley, une «usine à viande»?

Les abattoirs de Malley sont une part importante de l'histoire industrielle de Lausanne. L'établissement était l'un des plus grands et des plus modernes de Suisse.

Les bâtiments où ils étaient situés, au sud de l'actuelle halte de Prilly-Malley, et le travail que l'on y pratiquait, ont fait l'objet d'une étude menée par un anthropologue et une historienne de l'art. Actuellement, seuls restent le bâtiment administratif, le portail d'entrée, un haut-relief représentant un homme et un taureau, ainsi que le mur d'enceinte longeant l'avenue du Chablais. Ces prochaines années, tout le secteur fera l'objet d'un réaménagement en profondeur avec des tours, des immeubles de logement et d'activités commerciales, ainsi que plusieurs places et parcs.

Le terme «abattoirs» naît aux environs de 1906. Historiquement, ces lieux étaient situés dans les quartiers défavorisés des villes: à Lausanne, dans le quartier de la Borde, dès 1887. Le site suivait le modèle parisien, soit des halles divisées en loges où les bouchers effectuaient leur besogne. En 1925, une nouvelle loi impose que le bétail provenant de l'étranger soit transporté par chemin de fer, ce qui a abouti à un premier projet au chemin du Grand-Pré, refusé par le Conseil communal en 1927.

L'installation à Malley

Suite à un autre projet avorté dans le Vallon du Flon et à une épidémie de fièvre aphteuse, le Canton contraint la Ville à agir. Celle-ci fait l'acquisition d'une parcelle à Malley, idéalement située à cette époque à l'écart des habitations et proche de la ligne de chemin de fer. Parmi les 29 projets présentés, 6 sont primés et les trois premiers vainqueurs collaborent pour la construction des nouveaux abattoirs. Ceux-ci débutent leur activité en 1945. Cette architecture fonctionnelle et discrète, qui permet de séparer le

bétail suisse de celui provenant de l'étranger, comprend des étables, des accès routiers et par chemin de fer, des salles tempérées, des frigos. La chaleur nécessaire pour les appareils, l'aération, pour le chauffage des locaux et pour l'eau chaude est fournie par l'usine à gaz qui se trouve dans le voisinage immédiat. Le tout est ceinturé par un mur haut de 2 mètres pour dissimuler les activités qui s'y déroulent au grand public. Le quartier se dote à la même époque de deux res-

incommodent les habitants et habitantes du quartier, l'usine de récupération est complétée successivement par quatre fours incinérateurs supposés inodores. Cependant, les fumées importunent le voisinage, même au-delà du Pont du Galicien. Dès 1969, une chaîne d'abattage est mise en place ainsi que l'ouverture d'un débit de vente de viande de basse qualité pour le public en 1971. Tous les vendredis matin jusqu'en 1995 s'y vend, à prix très avantageux, de la viande considérée

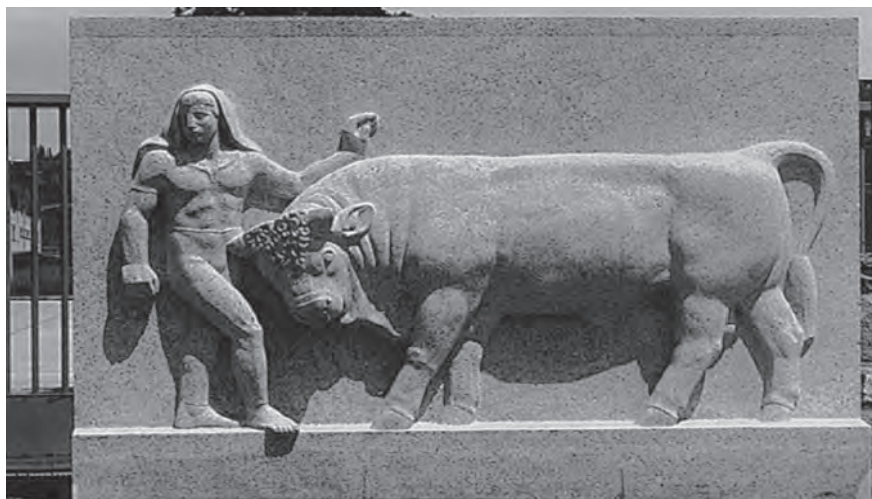


Albert Würigler, vue aérienne des abattoirs de Malley après l'agrandissement du groupe frigorifique, 1964 ©Musée historique de Lausanne

taurants dénommés adéquatement «Le Café des Bouchers» ainsi que la «Brasserie des abattoirs», fréquentées régulièrement par certains employés du site et par les éleveurs qui accompagnaient leurs bêtes. Ces établissements publics, encore ouverts actuellement, rappellent de nos jours, ce qui fut la principale activité du quartier dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle.

Durant leurs années d'activité et dans l'idée de réduire les odeurs qui

comme «conditionnellement propre à la consommation» au regard de la loi, qui exige des précautions, telle une cuisson prolongée. Aux abattoirs de la Ville de Lausanne, la viande n'est pas l'unique produit fini. Peaux et corps gras de certains animaux sont préparés pour la vente à la halle aux cuirs et au fondoir des graisses. Enfin, même le bétail impropre à la consommation humaine a pu être fourni en tant que pâture pour fauves de cirque.



Entrée des abattoirs de Lausanne-Malley: haut-relief de Pierre-Blanc (1945)
© Pierrette Blanc Besson, Musée historique de Lausanne

Fin de vie...

Avec l'introduction de nouvelles normes d'hygiène en 1990 se pose la question de la pérennité des installations, d'autant plus que la grande distribution quitte le site pour ouvrir ses propres installations. En Europe, les abattoirs publics disparaissent peu à peu et ce sera le cas de ceux de Lausanne qui fermeront définitivement en 2002. Les installations, dont l'architecture n'a pas été jugée digne d'intérêt, seront rasées en 2015.

Administrativement, le site dépendait de la Direction de police. Durant son activité, le lieu a connu trois directeurs, dont deux étaient vétérinaires, et en dernier, un administrateur avant la fermeture du site. Parmi les 30 à 40 employés de la Ville, on trouve des contrôleurs des viandes, des bouchers, des mécaniciens, des nettoyeurs, ainsi qu'un concierge. Des bouchers indépen-

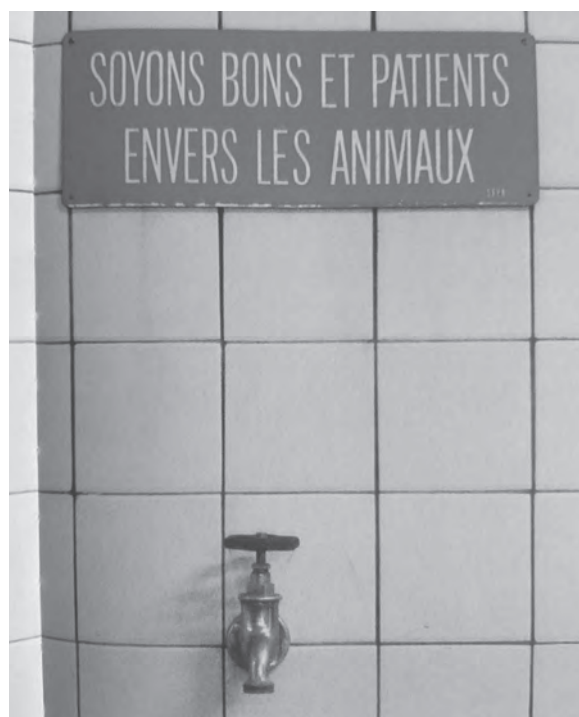
dants pouvaient également utiliser les locaux. Ces métiers étaient rudes et salissants, avec des journées à cadence soutenue, débutant à 4h30 du matin pour se terminer aux alentours de 18h par le nettoyage des locaux. Malgré le sort cruel réservé aux bœufs, porcs et moutons, des règles très strictes de respect des animaux ont été mises en place par l'un des directeurs, par ailleurs président de la Société vaudoise de protection des animaux (SVPA). Le site a aussi servi de lieu de formation et d'apprentissage des métiers de la boucherie. Des organes pour les laboratoires des écoles et la

recherche y ont été aussi prélevés. Les abattoirs demeurent enracinés dans la mémoire locale comme une expérience personnelle et sensorielle forte, marquée par la vue d'un animal fugeur, les effluves âcres de graisses fondues, le bruit assourdissant des installations et les cris de frayeur des animaux.

Christian Mühlheim

Sources :

- Notes prises lors de la présentation «Les abattoirs de Malley, une « usine à viande » ? » de Léa Marie d'Avigneau et Salvatore Bevilacqua aux Archives de la Ville de Lausanne, le 16 juin 2021
- Livre : Malley Ville Animale, éditions Infolio, même auteurs que ci-dessus



Christiane Nill, Local d'étourdissement du bétail des abattoirs de Malley, 2003 © Christiane Nill, Musée historique de Lausanne

De bâtiment industriel à bâtiment résidentiel

Deux bâtiments industriels emblématiques du quartier, transformés en habitat, sont significatifs des besoins accrus en logements de la Ville et d'une volonté de mixité sociale.

Jusque dans les années 50, avoir un téléphone était le signe distinctif d'une classe aisée. Il y avait à peu près 1 ap-



© Françoise Duvoisin

pareil pour 5 habitants; il fallait aller chez le voisin, au bistrot ou à la poste pour pouvoir téléphoner. Suite à l'expansion de notre quartier depuis les années 1930, à la démocratisation et installation du téléphone fixe dans les appartements, ainsi qu'à l'augmentation du nombre de raccordements, un nouveau central téléphonique pour le réseau automatique a été nécessaire. Il a été construit en 1948 par les PTT, au chemin de Renens n°30, à l'angle de l'actuel chemin de la Confrérie et mis en service en 1950.

Nos numéros à 6 chiffres de l'époque commençaient tous par 24 ou 25, ce qui correspondait à ce central où se trouvaient les commutateurs d'acheminement des pulsations électriques et connexion individuelle des lignes. C'était le tout premier central de quartier lausannois conçu pour soulager le centre principal de St-François. Il desservait tous les quartiers ouest de la ville ainsi que Renens, Crissier et Saint-Sulpice.

Entre 1978 et 1981, le central téléphonique a été agrandi, rehaussé d'un étage pour abriter de nouvelles instal-

lations plus modernes avec 60'000 relais électromagnétiques, 65 km de câbles et 300 km de fils téléphoniques.

Sa capacité a pu passer de 16'000 abonnés à 20'000 voire 30'000.

Dès 1993, le bâtiment appartiendra à Swisscom.

Avec l'évolution technologique de la téléphonie, l'apparition des téléphones mobiles, fonctionnant par ondes radio, le central est devenu sous-exploité.

Si la partie basse du bâtiment a été conservée comme station de transformation électrique par Swisscom et qu'une base de communication mobile a été installée sur le toit, les étages supérieurs, eux, ont été réhabilités, modifiés et rehaussés de 2008 à 2011, afin de créer la PPE « Les lofts de Valency ». Sur les deux plateaux industriels nus, sans murs porteurs, avec des hauteurs sous-plafond de plus de 3 m., ont pris place 14 appartements, avec mezzanine ou non. Ce sont principalement des 3 et 4 pièces, traversants Nord-Sud, disposés, cloisonnés et aménagés selon les goûts et besoins de chaque propriétaire. Ont été ajoutés des ascenseurs ainsi que des balcons au Sud et des coursives extérieures au Nord. Les nombreuses fenêtres étroites ont été regroupées en larges encadrements à 3 vantaux. Des places de parc extérieures au Sud, ainsi que des places 2

roues au Nord ont été prévues en suffisance. Depuis 2012, tous les lots sont occupés, répartis en 3 entrées d'accès référencées sous Chemin de Renens 30A, 30B, 30C.

Autre bâtiment, même destinée

Depuis 1930, la Migros cherchait à installer un dépôt à Lausanne, ce qui lui a été refusé par peur de la concurrence avec les commerces locaux.

En 1935, les Magasins Généraux de la gare de Lausanne et Sébeillon ont fait construire des locaux industriels et dépôts qu'ils ont régulièrement étendus le long des quais de chargement, agrandis, rehaussés, tout cela sur une période de 15 ans.

En 1946, l'opposition à l'installation de la société coopérative Migros est levée. Le tout premier magasin s'ouvrira à la rue Mauborget 2, le deuxième à l'Av d'Echallens 60 en 1947 et le troisième en 1948 à la Halle 15 de Sévelin où la Migros loue également des entrepôts.

De 1952 à 1987, Migros Vaud occupera tout le bâtiment qu'elle aménage-



© Françoise Duvoisin

ra avec des monte-charges, chauffage, moteurs électriques, frigos, bureaux,



pour ses services alimentaires, son laboratoire de boucherie, son service du personnel, immobilier, etc. avant de s'installer à Ecublens.

En 1987, ce sont les PTT qui s'installent dans les locaux, puis en 2001 le National Sporting Club. Sur plus de 1000 m² sont installés 3 dojos, des tatamis, un ring de boxe, des salles de kick boxing pour ce club d'arts martiaux de 800 membres.

En 2010, Caritas Vaud y tiendra également une cafétéria, un réfectoire, une épicerie et son entrepôt-boutique Nioulouke, magasin de vêtements, de chaussures et d'accessoires de seconde main, à très petits prix.

Aujourd'hui, Halle 15 est un bâtiment industriel totalement rénové, projet développé par Realstone, géré par la régie immobilière Rilsa. Dans ce quartier en profonde mutation, après des années de transformation

des deux plateaux au rez et ceux des 3 niveaux, 63 nouveaux logements, du studio avec mezzanine au 2,5 pièces sont à louer depuis août 2021. 1'300 m² de commerces, restaurant avec terrasse, salle de sport, magasins de proximité et ateliers d'artistes sont

envisagés dans les étages inférieurs. Seule la structure porteuse a subsisté. La démolition intérieure a été complète. Le caractère industriel, les hauteurs sous-plafond de 3 à 5 m. selon les étages ont été conservés. De grandes baies vitrées ont été ouvertes ainsi que des terrasses en toiture. Le bâtiment bénéficie de panneaux solaires, du chauffage à distance, de domotique.

En développant une nouvelle image de marque, une certaine «branchitude», l'objectif est d'attirer l'attention d'un public urbain, cherchant des logements de qualité et originaux, dynamique, mobile et connecté, dans un quartier pivot qui s'ouvre aux transports publics et à la culture.

Françoise Duvoisin



© Rilsa

Allez jouer dehors! de l'hygiénisme au ludique!

Au début du 20^{ème} siècle, la physionomie de la ville, avec ses 70'000 habitants, se renouvelle : on assiste à l'extension des bâtiments en ordre contigu, à la construction d'écoles, de bâtiments de type social à loyers modérés, aux logements ouvriers, à l'acquisition de vastes domaines privés convertis en espaces publics de loisirs et de détente.



Place St-Marc en 1952 et en 2009

A des fins hygiénistes, luttes pour la bonne santé, le renforcement du corps contre les maladies (tuberculose notamment) et afin que les enfants puissent jouer dehors, se dépenser dans des espaces verts, hors des logements souvent insalubres et exigus, des jardins comme celui de la Place de Milan sont ouverts (1907).

La toute nouvelle Cité-Jardin à l'Av. de Morges, en 1922, prévoit déjà dans son plan d'aménagement un espace central où les enfants pourraient s'ébattre.

Dans les années 1930, la recrudescence des accidents de petits enfants sur la route fait prendre conscience du manque de jardins en ville. Il n'y a que quelques places de jeux aménagées à Montriond, Montbenon et Mon-Repos, c'est insuffisant. Le haut de notre quartier ne bénéficie à ce moment-là que du petit jardin de Montétan à côté de l'hospice de l'enfance. Il est décidé alors d'autoriser les enfants à jouer dans les préaux scolaires en-dehors des heures de classe.

En 1931, suite à une pétition de 1'100 habitants des quartiers populaires ouest demandant une promenade

publique, la propriété Morton en Colonges est pressentie, mais elle a été vendue trop rapidement à des privés. C'est alors qu'en 1932 la Ville décide de créer un parc en utilisant le Bois de Valency offert par M. William-de-Charrière-de Sévery, en lui rachetant à lui et à sa sœur plusieurs parcelles de son domaine. Le Parc sera ouvert à la population et aux diverses manifestations, réunions, conférences, concerts, fêtes du 1^{er} août, etc. dès 1933. Les aménagements progressifs vont durer jusqu'en 1939 selon les



Place St-Marc rénoverée en 2011

plans d'Alphonse Laverrière et grâce aux chantiers de secours, programme

d'occupation des chômeurs lausannois. Le parc Valency est alors bien arborisé, bénéficie d'un éclairage, d'une fontaine sur le belvédère, d'une pièce d'eau, d'une table d'orientation et d'un kiosque avec WC, mais toujours pas de place de jeux.

Lors de la 2^{ème} guerre mondiale 39-45, les parcs publics comme le Parc de Valency sont ré-

quisitionnés par le Plan Wahlen pour y faire de la culture afin de remédier à la pénurie de légumes.

En 1947, la Ville décrète la réfection des propriétés communales et la remise en état des terrains qui ont été cultivés. C'est à ce moment qu'est aménagé au Parc Valency, sur le belvédère et au bout de l'esplanade un emplacement de jeux pour les enfants.

1950-1980

La construction de logements, d'écoles, de lieux de culte est aussi l'occasion de créer des espaces jeux aux alentours immédiats. Ainsi, en 1951, entre les tout nouveaux temple de St-Marc et le petit collège de Valency, le quartier a vu apparaître une nouvelle place de jeux bienvenue avec toutes les constructions en cours sur

Sévery et le ch. de Renens.

A l'époque, les installations étaient



Belvédère du parc Valency 2003

conçues sur le principe de « ne pas se salir en jouant », de la robustesse du matériel et du minimum d'entretien. Cadres, toboggans, balancelles et balançoires, « tape-cul » et tourniquets étaient souvent en métal, sur sol dur, pavé.

L'expansion quasi continue des places de jeux, intégrées dans les grands immeubles, répondant également aux besoins sportifs et scolaires atteindra son sommet entre 1973 et 1980.

Dans les années 1980, la vétusté des installations se fait sentir, les jeux deviennent démodés et ne répondent plus aux critères de sécurité en vigueur. Lausanne met alors en œuvre, à grands efforts financiers et faisant collaborer les services des parcs et promenades avec celui de la jeunesse et des loisirs, une planification des places de jeux

pour la création, la restructuration et le réaménagement des divers espaces ludiques en fonction des demandes, besoins des différentes catégories d'âge et adaptés à l'évolution démographique des quartiers.

Ainsi, les places de jeux de Prélaz

supérieur et inférieur seront dotées de nouvelles installations en 1985, 1992 et 2011, celle de St Marc en 1992, 2010, et 2011. Au Parc Valency, à la faveur du déménagement des entrepôts de l'entreprise Dentan à l'est du Château, seront créés en 1988 l'espace grill et sports urbains qui sera rénové en 2019 par le contrat de quartier. Et finalement, les places de jeux du Parc Valency seront rénovées en 1992 et totalement réagencées en 2016 avec en arrière-pensée le plan initial de Laverrière pour ce belvédère.

Françoise Duvoisin

Sources: préavis n°178 du 5.10.2000 planification des places de jeux, scriptorium.bcu-lausanne.ch, service des places de jeux lausannoises.



Parc Valency 2016



Parc inférieur Cité Jardin 2003



Parc inférieur Cité Jardin 2011

Les filles aux bas nylon, au chemin de Recordon

C'est en 1934 que Jules Rime, mercier à Lausanne depuis 1922, a créé son atelier de bonneterie dans notre quartier. Sous cette appellation, on désignait alors la fabrication et la commercialisation d'articles d'habillement en maille, tout particulièrement des chaussettes, des bas et de la lingerie, en laine, coton ou fil de soie.

JEUNES FILLES

qui désirez apprendre un métier stable et d'avenir adressez-vous à la

fabrique de bonneterie J. Rime

LAUSANNE - Av. Recordon 1

Travail d'atelier soigné, régulier et propre.
 Bon salaire dès le début. R36-209
 Age : 16 à 18 ans.
 Abonnements T.L. — L.E.B. — ou C.F.F. payés aux
 débutantes n'habitant pas Lausanne.
 Se présenter si possible avec parents.

© Scriptorium BCU

En 1932, le chômage industriel sévissait dans notre canton. Le Département de l'agriculture, de l'industrie et du commerce a initié un programme de réinsertion du personnel féminin. On a alors dirigé les femmes vers des activités de tricotage mécanique à domicile. La maison Dubied formait gratuitement les chômeuses au maniement des machines individuelles et l'entreprise J. Rime et Cie s'occupait quant à elle de la commercialisation des articles confectionnés.

En 1934, à la route de Genève 44, un nouveau bâtiment est construit. Il y est prévu l'aménagement de garages, de dépôts et d'ateliers dont un pour la manufacture de bonneterie J. Rime et Cie qui voulait y installer des machines à tricoter collectives nécessitant une dizaine de moteurs électriques. De commerçant et revendeur, Jules Rime est devenu fabricant. Il s'est spécialisé dès le début dans les chaussettes fantaisie, socquettes et bas en laine, en coton, ainsi que des bas de sport, produits de qualité. La fabrique occupait une quarantaine d'employés et prospérait rapidement tant sur le marché suisse qu'à l'exportation.

En 1940, se trouvant trop à l'étroit dans le bâtiment de la route de Genève, M. Jules Rime a demandé à la Municipalité de lui vendre, au prix de 22 francs du m², une parcelle de terrain d'environ 1738 m² sise en « Petit Prélaz », soit

éclairés, climatisés, spacieux, sur 3 niveaux, avec des hauteurs sous plafond de 4m., des machines à tricoter perfectionnées sont installées et produisaient à une cadence impressionnante les spécialités de la maison dans une grande variété de modèles (150), de pointures, de dessins, renouvelés deux fois l'an. Conçue de façon moderne, cette nouvelle fabrique a permis une augmentation de production et une amélioration de la qualité dans de remarquables conditions de travail pour l'époque.

Sitôt après la guerre, l'entreprise a redoublé d'efforts pour reconquérir les marchés. Malgré les difficultés de devises, d'approvisionnement des matières premières, des tarifs douaniers prohibitifs, l'en-

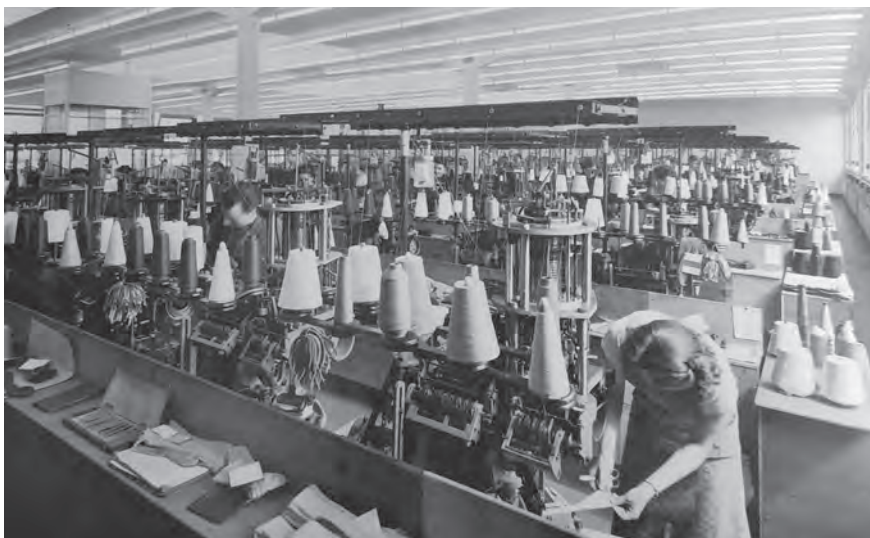


Fabrique de bonneterie J. Rime S.A., 1, avenue Recordon, Lausanne.

© Scriptorium BCU

à l'angle de l'avenue Recordon n°1 et du chemin des Retraites, afin d'y construire une fabrique offrant des emplois à quelques 200 ouvriers et ouvrières. Dans ces locaux bien

treprise s'est montrée très active à l'embauche assurant un travail régulier, stable, bien rémunéré et des possibilités de développement à tout son personnel. Elle pratiquait



© Archives lausannoises

la semaine anglaise sur 5 jours de travail. Bien avant les exigences des contrats collectifs, M. Rime a institué pour son personnel, un fonds de prévoyance, une assurance maladie, les congés payés. Il a même employé des personnes en situation de handicap. On a retrouvé un grand nombre d'offres d'emploi dans les journaux pour des postes à repourvoir prouvant la bonne marche des affaires. Les qualités requises étaient: rigueur, précision, soin, minutie, propreté, habileté, intelligence, assiduité, autonomie de travail. Les salaires s'élevaient de 230 à 350 francs par mois.

Les affaires allaient bon train, nécessitant un rehaussement d'un étage du bâtiment.

Avec son gendre Jean Nussbaumer, Jules Rime a également créé, en 1951, la société Iril SA à Renens. De 1950 à 1959, l'entreprise fait fortune en fabriquant industriellement ce nouvel accessoire féminin débarqué avec les GI américains: le bas nylon. Ces

bas et collants d'une finesse et transparence remarquables ont su, par leurs qualités, remporter 25% des parts du marché. Entre les 2 lieux de fabrication, l'entreprise employait 620 collaborateurs en 1959 (dont 350 à Recordon), 1600 dans les années 1970. Les ouvriers spécialisés venaient de régions à tradition industrielle textile: l'Est de la Suisse, Troyes en France et Faenza dans le Nord de l'Italie.



© Archives lausannoises

Puis, avec l'augmentation de la production, Rime et Iril ont engagé une main d'œuvre non qualifiée et issue à 85% de l'immigration.

Au décès de Jules Rime le 18 janvier 1962, seront relevées ses qualités de chef actif, dynamique, social, juste et bon. L'entreprise sera administrée ensuite par son épouse puis reprise par son gendre, M. Comte.

Dès 1980, suite à la récession et à la concurrence étrangère, notamment des pays asiatiques qui vendaient des paires de chaussettes pour moins de 1.- fr. alors que le prix de revient était de 3,90 frs chez Rime, le déclin est amorcé. En 1983, l'entreprise Rime doit licencier ses 80 derniers employés. Ses locaux seront vendus à l'ECA et loués au centre informatique de l'Etat de Vaud.

Françoise Duvoisin

Sources: Archives lausannoises, scriptorium.bcu-lausanne.ch

Animaux de compagnie, animaux de tendresse

Un animal de compagnie est un animal recevant la protection et l'affection des humains en échange de sa seule présence, de sa beauté, de sa jovialité ou encore pour ses talents de distraction. Ils se distinguent toutefois de l'animal domestique vivant simplement dans le voisinage de la maison et remplissant des fonctions particulières (garde, rente, etc).

La mode des animaux de compagnie s'est développée dans un contexte colonial, d'abord dans l'Antiquité gréco-romaine. Les nobles s'entouraient



© www.pixabay.com

d'animaux de compagnie précieux, rapportés par les armées de leurs lointaines terres de conquête. Les aristocrates romaines jouaient avec des oiseaux, des canidés et des animaux exotiques. Elles les cajolaient, les nourrissaient. C'est une mode qui agaçait notamment Jules César qui dira : *«Les femmes romaines n'ont-elles donc plus comme autrefois des enfants à nourrir et à porter dans leurs bras ? Je ne vois partout que des chiens, des perroquets et des singes.»*

Ce phénomène s'est perpétué au Moyen Âge.

Au retour de la conquête du Nouveau Monde, on notera un nouvel intérêt et une mode pour la détention d'animaux exotiques de la part de la bourgeoisie, de la noblesse, phénomène de cour et marque d'un certain snobisme à posséder un « animal de tendresse ».

Avec affection

C'est alors qu'on a osé exprimer ouvertement de l'affection pour ses animaux, qu'on leur a donné un pré-

nom, qu'on leur a parlé et qu'on s'est soucié de leur santé, qu'on les a soignés. Cette familiarité est née d'un changement radical au sein du foyer

bourgeois. Tous les liens s'y sont resserrés. On parlait au chien, mais aussi, et c'était également nouveau, à ses enfants. Les parents se sont mis à les prendre dans leurs bras, à jouer avec eux, alors qu'ils étaient laissés jusqu'alors aux soins des pré-

cepteurs et gouvernantes. La famille moderne est apparue... Et les animaux de compagnie en ont profité pour y glisser un bout de la patte.

Jusqu'au 19e siècle, posséder un animal de compagnie restait un signe d'appartenance à une élite. Les oiseaux en cage, principalement les canaris, étaient ceux du pauvre. Dans la deuxième moitié de ce siècle, les animaux de compagnie ont conquis la population entière. C'était un véritable raz-de-marée. Certains anthropologues tentent d'expliquer cette propension par la notion d'« animal rédempteur » par lequel nous nous rachèterions de l'asservissement dans lequel nous avons mis les animaux d'élevage, tués à la chaîne avec l'industrialisation de l'agriculture.

Le succès des animaux de compagnie a atteint son pic

dans les années 1950-60. En 1954, la chienne Lassie triomphait dans une série télévisée. D'autres stars animales vont envahir nos écrans : Rintintin, Belle et Sébastien, Belle et le Clochard, les 101 Dalmatiens, Mirza, Stewball, « la cage aux oiseaux », « 30 millions d'amis », « rendez-vous » de Pierre Lang...

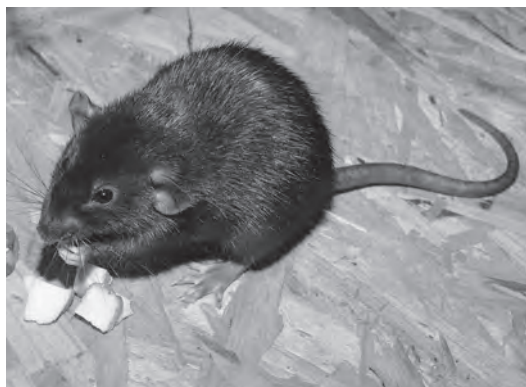
Plus récemment

Dès 1970, aux chiens et chats s'ajoutent les poissons rouges, les hamsters ou cochons d'Inde.

Aux 20e et 21e siècle l'animal de compagnie semble répondre aux blessures de la vie moderne. Qui nous renvoie l'image imperturbable de l'estime et de l'amour quand on est perturbé au travail, que la vie familiale est chaotique, qu'on se trouve isolé, qu'on a besoin de réconfort psychologique ? Objets d'attachement dont la présence est rassurante, les animaux flattent nos ego malmenés, rompent la solitude



© www.pixabay.com



© www.pixabay.com

et l'isolement social. Une idée reçue est cependant démentie par les faits : l'animal de compagnie n'est pas un substitut à l'enfant : toutes les études montrent que ce sont les familles avec deux enfants ou plus qui sont les plus nombreuses à posséder un animal.

Nous choisissons souvent des animaux que notre cadre de vie, nos logements autorisent et dans lesquels nous pouvons nous reconnaître. Comme des miroirs, animaux de petite taille, de race, pitbull des cités, servent d'instruments de distinction sociale, deviennent signes de rébellion à l'égard de la société ou permettent

d'affirmer notre différence, notre originalité. Depuis 1970-80, on voit en effet apparaître de nouvelles espèces d'animaux de compagnie, appelés NAC : furets, lapins, rats et autres rongeurs, reptiles, arachnides.

En 1996, on a même vu déferler, des pays asiatiques où le manque d'espace complice la possession d'un animal en chair et en os, la mode des Tamagotchis, animaux de compagnie virtuels sur mini-console qui nécessitaient soins et attention.

Des études médicales ont démontré les bénéfices sur la santé des détenteurs d'animaux : baisse des problèmes de tension artérielle, des AVC, du stress, des dépressions, meilleures défenses immunitaires, plus grande mobilité. Les animaux jouent également un grand rôle sur le développement psychomoteur et affectif des enfants, sur leur confiance en eux et la maîtrise de leurs émotions. Ils renforcent les liens familiaux.

En résumé, ils prolongent notre espérance de vie et nous aident à guérir.

« Nos animaux familiers sont des anges déguisés venus sur terre pour nous apprendre la douceur ». (Simonetta Greggio, Elsa mon amour)

Françoise Duvoisin

Sources : www.caminteresse.fr



Blagues animalières

Un petit serpent demande à sa mère :
– Maman, est-ce que je suis venimeux ?
– Non, pourquoi chéri ?
– Ouf, parce que je me suis mordu la langue !

Chiens vs Chats : Les relations avec les maîtres :
Dans la tête du chien : Tu m'aimes, tu me nourris, tu me caresses : tu dois être Dieu !
Dans la tête du chat : Tu m'aimes, tu me nourris, tu me caresses : je suis Dieu !

Deux asticots se croisent dans une pomme.
L'un s'exprime : tiens, je ne savais pas que tu habitais le quartier

Une poule dit :
Brrr ! Il fait un froid de canard !
Un canard passe et répond :
Tu l'as dit, j'en ai la chair de poule !

Deux escargots se rencontrent.
Le premier dit :
– Alors cette course à pied, c'était bien ?
– J'en ai bavé...

Les débuts de St-Joseph

Au début du 20^e siècle, Lausanne s'étend vers l'Ouest. Le châtelain William de Charrière de Sévery possède un vaste domaine qui s'étend alors de la route de Prilly jusqu'au ruisseau du Galicien. En 1932, il décide de se séparer de certaines de ses terres.



Inauguration de l'église

Il en offre une part, couverte de bois et vignes, afin que la ville crée le Parc Valency pour le bien-être de la population ouvrière. Il vend à la commune de Lausanne environ 38'000 m² de ses campagnes afin de développer intensément l'habitat dans le quartier.

Il met en vente également une grande parcelle entre l'avenue de Morges et le chemin de Renens, appelée Prélaz-Fontaine, où se trouvent les dépendances du château et un grand parc. C'est la Paroisse Notre-Dame (rue du Valentin) qui va l'acquérir pour Fr.375'000.-. En effet, avec ses 18'000 catholiques, elle qui s'étend à l'époque jusqu'aux limites de Renens et de Prilly, voit là la possibilité de créer, dès 1934, une paroisse-fille, la 4^e de Lausanne, après Notre-Dame, le St-Rédempteur et le Sacré-Coeur à Ouchy.

Le projet

Le doyen Joseph Mauvais, curé de Notre-Dame, confie la création de cette nouvelle paroisse dans l'Ouest lausannois à Jacques Haas, jeune prêtre dynamique de 26 ans, bien connu pour ses émissions religieuses à la radio et télévision.

Une chapelle provisoire est érigée dans les dépendances de la maison de maître du domaine, mais le projet reste toutefois de construire une chapelle dédiée à St-Joseph, une maison paroissiale et des

salles diverses au

sein du grand parc.

Les œuvres catholiques de la ville organisent à Beaulieu, en mai 1935, une grande kermesse de bienfaisance en faveur de la restauration et agrandissement de l'église Notre-Dame et la création de la paroisse St-Joseph.

Le célèbre pianiste polonais Paderewski donne également un concert en faveur de la nouvelle paroisse afin de réunir des fonds.

Temps difficiles

Une fois le financement pour une première étape de construction assuré, on met en chantier en octobre 1936 un bâtiment avec des locaux de catéchisme au rez-de-chaussée, une grande salle au premier étage, ainsi qu'une cure attenante.

Les documents munis de la signature des personnalités présentes, des journaux, des photo-

graphies, ont été placés dans une cassette scellée dans la première pierre posée le 15 novembre 1936 et bénie par Monseigneur Besson, évêque de Vaud, Genève et Fribourg. Jacques Haas sera officiellement nommé curé de St-Joseph par le Conseil d'État le 2 juin 1936 et le restera 24 ans durant.

L'abbé Jean-Bernard Matthey, premier vicaire de Jacques Haas, puis curé, décrit la paroisse de l'époque en ces termes : « *Que de misère en terre de Prélaz, c'était la crise avec son cortège de supplications, de démarches, de pauvreté, de révoltes. Les gens avaient faim. C'était aussi le temps de guerres lointaines qui soulevaient le peuple d'indignation. C'est sur cette terre de Prélaz cachant plus de larmes que de joies que s'élevait notre église. Les chômeurs sollicitaient la faveur de faire une quinzaine sur le chantier de la maison paroissiale. Edifier l'église était donner du pain à ceux qui n'en avaient pas* ».



Ancienne église

Les temps sont durs. On remet à plus tard, et on le sait maintenant à jamais, la construction d'une belle

église à un autre endroit du parc. La grande salle du 1er étage est alors aménagée en église et consacrée le 6 juin 1937 par Mgr Marius Beson. Pour poursuivre les festivités d'inauguration, un spectacle en plein air aura lieu le 15 juin 1937, dans le cadre de verdure qu'offre les grands arbres du parc. Il réunit 200 exécutants, acteurs, musiciens, chanteurs, qui ont exécuté pour l'occasion les représentations du « Jeu de la mort de l'homme riche » ou « Jedermann », mystère du 12e siècle de Hofmannstahl devant plus de 1000 spectateurs.

En 1938, pour la 1ère fois à Lau-

sanne, une procession de la Fête-Dieu a pu être organisée, en plein air, sur le terrain privé de la paroisse, alors que les processions à travers la ville n'étaient pas autorisées.

En 1945, le cœur de l'église sera agrémenté d'une fresque de Paul Monnier représentant la Nativité au centre, le massacre des Saints Innocents à droite et la fuite en Égypte sur la gauche. En arrière-plan, on reconnaît le quartier de Prélaz-Valency.

Installée provisoirement depuis 1936, l'église a besoin de faire

peau neuve. Elle sera magnifiquement rénovée en 1994 par l'architecte Georges Tâche. Le lieu de culte a été entièrement repensé quant à sa façade extérieure, ses accès, ses équipements intérieurs et surtout son orientation géographique pivotée d'un quart de tour vers le sud, permettant une position hémisphérique de l'assemblée autour de l'autel. De superbes vitraux d'Hubert Paratte l'agrémentent.

Françoise Duvoisin

Sources:
scriptorium-bcu-lausanne.ch

« Le tram est mort, vive le tram! »*

Pendant 68 ans, ils ont sillonné Lausanne. On les entendait et on les reconnaissait de loin. Victimes de la modernisation, usés, démodés, bruyants, traités de « machines infernales », les tramways ont disparu de notre paysage urbain le 6 janvier 1964, date de l'ultime course sur la dernière ligne subsistante, la n°7, de La Rosiaz à Renens.

« Le dernier tram ne verra pas le printemps. Cette fois-ci, il n'y aura plus d'engins sur rail, avec remorque, frein à main, sonnerie, sifflet du contrôleur. » écrivait-on dans la Tribune de Lausanne en décembre 1963. *« Le nouvel horaire ne parle plus de tramways et on en aura enfin fini de saluer le dernier tram, en d'attendrissantes manifestations qui se sont répétées à chaque cessation de ligne. »*

« Le 6 janvier 1964 est une date historique pour la capitale vaudoise. » titrait la Nouvelle Revue de Lausanne. En effet, ce jour-là, le dernier tram lausannois qui circulait sur la ligne n°7 de La Rosiaz à Renens a vécu son ultime trajet dans les clameurs d'une foule réunie tout au long de son trajet.

Au milieu de l'après-midi, en dé-

pit d'un froid incisif, tout un monde se pressait au terminus de la Rosiaz où l'on avait déjà enlevé les rails du giratoire. Grands et petits, photographes amateurs et officiels per-

sonnalités politiques municipales, cantonales, fédérales, ainsi que la Fanfare des Tramways, ont voulu immortaliser ce moment par leur présence festive, musicale et leurs



La fin du tram 7



A St-François

discours. Des pourparlers entre communes avaient même eu lieu pour savoir quel syndic prononcerait l'allocution d'adieu au tram, celui de Pully, de Lausanne ou celui de Renens.

Le convoi formé d'une voiture conductrice (motrice n°171) et une remorque (n°127), toutes fleuries et décorées, l'une avec des fanions aux couleurs lausannoises, l'autre aux couleurs vaudoises, ainsi que deux écussons de Pully et les dates 1896-1964, s'est mis en route à 16h.09.

A peine avait-il quitté les lieux que des ouvriers, monteurs de lignes aériennes, faisaient déjà les raccordements pour les trolleybus qui lui succéderaient dès le lendemain.

A St-François, des milliers de personnes étaient massées sur la place et alentours. Arrêt en fanfare. Grâce aux efforts conjugués de la police et des tramelots, la circulation n'a pas eu à souffrir de cette halte d'une demi-heure. Traversée du Grand-Pont, de la place Bel-Air, de Chauderon au son de la clochette retentie très souvent pour bien annoncer que quelque chose de définitif se produisait. Dans la descente de l'Avenue de Morges et à Malley, il y a eu quelques arrêts de service, le convoi cahotant sur sa voie. 17h03. Le «Sept» est arrivé à bon port, à Renens, accueilli par le syndic M.Nicollier, le conseiller d'Etat et président du conseil d'administration

des TL, M. Pierre Graber qui ont salué «le bon vieux tram qui avait marié au début du siècle Renens campagnard à La Rosiaz des banquiers, professeurs et nouveaux riches».

L'épopée des 68 années de vie des Tramways Lausannois a été relatée par M.

Abetel, leur directeur. Inauguré au début de l'année 1896, le réseau des tramways avait atteint son apogée dans les années 1930. Il comptait alors 11 lignes qui s'étendaient sur 66,2 km. Mais les années qui ont suivi ont vu l'expansion de concurrents de taille: les autobus dès 1929, les trolleybus dès 1932 et les automobiles individuelles, symboles de modernité.

Les trolleybus, jugés plus adaptés au relief fort pentu de Lausanne, plus maniables, puissants, silencieux, confortables, rapides étaient également moins coûteux à gérer. On estimait qu'ils s'intégreraient mieux dans la circulation automobile croissante et permettaient la suppression des rails qui gênaient voitures et deux-roues.

Si la seconde guerre mondiale a interrompu le démantèlement successif des lignes en raison des pénuries de pneus, celui-ci a repris dès la fin du conflit. C'est ainsi qu'en 1963 la société des Tramways Lausannois s'est alors nommée Transports publics de la région Lausannoise tout en conservant le même

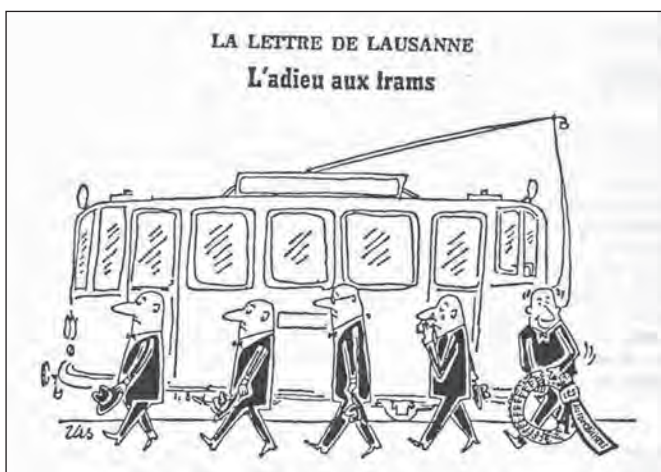
sigle TL. C'est la perspective de l'exposition nationale Expo 64 qui a précipité le démantèlement de la dernière ligne n°7.

Le 23 janvier 1964, dans une envolée lyrique, le Courrier de la Côte publiera ces lignes: «Le dernier tram va rejoindre dans l'oubli les lourdes voitures qui ont successivement disparu de notre ville. Il a disparu en beauté. La fanfare des Tramways lui a joué ses plus beaux morceaux. Des discours ont célébré la carrière et le trépas de ce vaillant et loyal serviteur. Puis quelques jours après, il a été conduit à Romont, grâce aux bons soins des CFF. C'était bien son tour d'être véhiculé, lui qui avait transporté tant de voyageurs. Hélas, à Romont, une entreprise de démolition lui préparera une fin sans gloire».

«Adieu enfin, mon Vieux Tram et d'un coup de gibus

Te souhaitons bienvenue, oh Prince Trolleybus» (Gil Burlet, NRL)

Françoise Duvoisin



*Tribune de Lausanne, 07.01.64

Pour visionner les images d'archives: <https://notrehistoire.ch/entries/P1bBk9PW3Ew>

Sources: www.scriptorium.bcu-lausanne.ch et www.e-periodica.ch

Présence active et priante d'une communauté religieuse en Prélaz.

La propriété de Prélaz-Fontaine a été vendue, en 1932, afin de pouvoir y fonder la paroisse Saint-Joseph. Sa maison de maître, construite en 1750 et dont le corps principal est inscrit au registre des monuments historiques, abritait alors un foyer-pensionnat, essentiellement maison de repos pour personnes en convalescence, tenu par une communauté de religieuses, les Sœurs de la Charité Sainte-Jeanne Antide.



La Servante de Dieu
Mère Marie-Thérèse Scherer
Première Supérieure générale des Sœurs
de la Sainte-Croix d'Ingenbohl

Photo d'archives

Le 28 octobre 1940, la direction de la maison de repos de Prélaz sera reprise par les Sœurs de la Charité de la Sainte Croix, appelée aussi Soeurs d'Ingenbohl et appartenant à la famille franciscaine. Elles payaient un loyer forfaitaire et y logeaient.

Le charisme de cet ordre religieux est d'être au service de la santé et du domaine social, de l'école et de la formation, de la pastorale et évangélisation. Leur vie communautaire suivait des règles strictes, rythmées par la liturgie des Heures, les laudes de l'aube suivies de la messe, l'office du milieu du jour, les vêpres en début de soirée, les complies avant le coucher, mais aussi dans le travail, les événements du quotidien et la rencontre des personnes pour y

«découvrir le grain d'or caché en elles.». (Mère Marie-Thérèse)

La maison de maître, appelée Foyer Saint-Joseph, est devenue une œuvre paroissiale et abritait essentiellement des dames âgées, convalescentes, ainsi qu'un dispensaire.

«Notre activité en Prélaz a débuté dans une émotion pénible et angoissante. Il est toujours difficile de remplacer une autre congrégation qui a travaillé pendant des années dans cette maison. (...) Notre arrivée a certainement suscité bien des appréhensions puisque le soir même de notre arrivée, les valises s'alignaient le long du corridor et le lendemain, plusieurs pensionnaires quittaient la maison. On craignait peut-être la discipline des Sœurs d'Ingenbohl...» peut-on lire dans les archives de la Congrégation.

«Oui, nous avons connu les difficultés des débuts. Beaucoup de travail et peu de monde pour tra-

vailer. La Sœur visiteuse, Sr Suzanne Farine, était toute la journée absente pour la visite aux malades et s'occupait du dispensaire. La deuxième, Sr Anne-Marie Roulin, supérieure et responsable de la bonne marche de la maison, était à tour de rôle : femme de chambre, lessiveuse, repasseuse. Elle avait le service de table à la salle à manger des pensionnaires, faisait les achats, ornait l'église et la petite chapelle, secondait les prêtres pour le catéchisme. Une jeune fille cuisinière faisait les commissions. Avec le temps, une troisième religieuse, nous a rejointes et nous avons pu engager une femme de chambre et une volontaire. Nous avons connu les temps héroïques, ceux où régnait Dame Pauvreté, mais escortée malgré tout de joie parfaite, nous sachant dans la prière et l'obéissance.»

En 1944, Sr Marie-Laurence est arrivée dans la communauté comme Sr Visiteuse et y restera de très nom-



Photo d'archives



Photo d'archives

breuses années. En 1956, grâce à la générosité des paroissiens et divers donateurs amis, une 2CV a pu être offerte à cette religieuse, afin de la soulager dans ses nombreux déplacements sur un territoire paroissial très étendu.

Le 16 avril de cette même année, sur l'impulsion du Curé Haas, la Sr Jean Bosco a fondé et dirigé la toute nouvelle école catholique de St-Joseph, située dans les locaux sous l'église: d'abord 2 classes, 1 enfantine et 1 primaire, puis rapidement, 5 classes: 2 enfantines et 3 premières classes primaires, tenues par des laïques et 2 religieuses dont Sr Albert-Marie, appréciée pour sa douceur et son sourire.

La communauté des Sœurs

d'Ingenbohl, variant de 3 à 5 religieuses selon les époques, a poursuivi ses activités médicales, scolaires, pastorales et catéchétiques jusqu'en 1992. En effet, le 28 janvier, une Assemblée extraordinaire de la Paroisse a décidé d'octroyer un droit de superficie et d'usage de la Maison Saint-Joseph à la Fondation Clémence. Suite à la nouvelle politique cantonale privilégiant les soins à domicile et les EMS, au détriment des maisons de repos comme celle de Saint-Joseph, et comme son exploitation était devenue périlleuse, voire impossible, il était préférable que, transformée, elle puisse conserver sa vocation première au service des Aînés. Elle abritera donc la section des Courts Séjours de la Fondation Clémence.

Les Sœurs ont dû quitter la Maison, non sans éprouver de la tristesse, après avoir *« tant œuvré - cœur, âme, corps - en faveur de la Paroisse, des écoles, des Aînés »*. Une grande vente-liquidation du mobilier et de la vaisselle a eu lieu les 2 et 3 octobre 1992.

En octobre 1993, à la demande du Curé

Gabriel Pittet, la Congrégation a réouvert une communauté de 3 religieuses sur la Paroisse, uniquement pour le service pastoral et l'aide aux personnes en difficulté. Les Sœurs logeaient alors dans un appartement, à l'Av. de Morges 68, dans une liberté individuelle plus grande, une souplesse de leurs horaires respectifs et communautaires, se retrouvant pour des temps de prières, certains repas et partages d'expériences de vie.

Elles quitteront définitivement la Paroisse en 2010.

Françoise Duvoisin

Sources :

Archives de la Congrégation des Sœurs d'Ingenbohl à Fribourg

Archives paroissiales de Saint-Joseph



Photo d'archives

Des bains publics dans notre quartier!

A la fin du 19^e s, alors qu'il n'y avait pas de buanderie dans les immeubles locatifs et des sanitaires parfois plus que rudimentaires dans les appartements, seuls quatre établissements de bains gratuits étaient ouverts au public afin de satisfaire son hygiène : Les Bains du Lac à l'av. de Cour (grève de Vidy), les bains Haldimand au Tunnel, les bains Michaud au Grand-Pont et les bains Seiler à Marterrey.



C'est en 1899 qu'a eu lieu une vente-souscription de 230 actions de 500 francs de l'époque, afin de bâtir des **Bains-Buanderie** à l'avenue d'Echallens 69.

En effet, située précédemment à St-Laurent et devenue trop étroite, la **Blanchisserie de Lausanne** avait besoin de s'agrandir et de bénéficier de la proximité des transports publics, notamment l'arrêt du tramway partant de la gare direction Prilly.

C'était un bâtiment comprenant des bains avec confort moderne, jolies cabines, douches, installations de fumigations, tout comme des lavoirs publics pour les ménagères du quartier, ainsi qu'un réfectoire et les logements de la famille du directeur, M. Rabourdin, chemisier blanchisseur venu de Paris et de quelques ouvrières célibataires. A l'arrière du bâtiment se trouvaient, sur 1'200 m², des hangars avec une grande cheminée d'évacuation des vapeurs et fumées, ainsi que divers entrepôts pour l'innovante buanderie industrielle fonctionnant au charbon et

une écurie pour les 2 chevaux et roulotte de livraison. La chaudière produisait de l'eau chaude pour les bains et la buanderie, de la vapeur pour faire tourner la grosse dynamo qui alimentait en électricité les installations.

C'est début 1900 (inauguration officiel 10.07.1900) que l'exploitation a débuté, non sans quelques problèmes techniques et graves accidents à déplorer qui ont fréquemment perturbé son fonctionnement durant les trois premières années de service, obligeant à de nombreuses et longues fermetures pour réparations. La société est tombée en faillite.

Le 27 août 1903, la Blanchisserie est rachetée par M. Jean Marceaux-Perrin, français d'origine lui aussi, qui modernisera les installations

mécaniques et exploitera la **Blanchisserie Marceaux** jusqu'en 1918.

Une vingtaine d'employé·e·s s'y activaient, allaient matin et soir chercher toutes pièces de lingerie, laines, broderies, chemises neuves dont ils-elles étaient spécialistes et garnitures de lit (300'000 p./sem) à domicile, dans les hôtels ou les pensions, les traitaient et les ramenaient 48h plus tard. La publicité de l'époque vantait un travail prompt et soigné, un coulage et lavage sans ingrédient nuisible, une désinfection optimale au lysoform.

A son arrivée, le linge était marqué au nom de son propriétaire, rangé par catégorie suivant son degré de saleté, son lustre, sa nature. Puis, il passait à l'étuvage, la désinfection, le coulage (trempages successifs et toujours plus chauds) qui durait 4 à 6 heures et enfin le battage-décrassage mécanique fait de mouvements de va et vient. Venaient ensuite les rinçages à chaud, à froid, l'essorage et tordage mécanique. Le linge était suspendu soit à l'air libre, soit passé dans un séchoir pour être finalement repassé à la main pour le linge fin, les corsages et chemises ou en ca-





landres (gros cylindres chauffés à la vapeur qui lissaient les grandes pièces pliées). Une vingtaine d'ouvrières supplémentaires s'attelaient à cette tâche.

Les locaux de lavoir public, eux, étaient ouverts de 7h à 12h et de 13h à 18h sauf le dimanche et les jours de fête. Il en coûtait frs 0,20/h pour laver son linge, sans essoreuse, ni séchage.

Les cabines de bains-douches ouvraient quotidiennement de 6h à 20h et de 6h à 10h. le dimanche. On pouvait contracter un abonnement de 10 entrées.

Voici la liste des prix pratiqués en 1900 :

- bain : 0,70 frs
- bain avec savon et serviette : 1.- frs
- bain avec souffr : 0,90 frs
- bain avec fumigations : 1,70 frs

- bain, fumigations, massage et douche : 3.- frs
- bain russe (vapeur chaude) : 2,20 frs
- douche froide : 0,70 frs
- douche chaude : 0,90 frs
- massage : 2.- frs

En 1916, alors que la 1^{ère} Guerre mondiale faisait rage sur le front de la Serbie, 47 enfants orphelins de cette région sont arrivés à Lausanne, après un voyage de 12 jours en bateau et en train. La Blanchisserie servira de poste d'accueil, à la visite médicale, aux soins d'hygiène et à la distribution de bons vêtements avant que les enfants ne soient logés et soignés à l'Hospice de l'Enfance.

Si les bains,

plutôt chics et luxueux, s'étaient largement développés sous l'influence des nombreux touristes anglais à Lausanne, la guerre a mis à mal les blanchisseries travaillant pour l'hôtellerie du fait de la diminution des nuitées.

En 1923, la Blanchisserie a cessé totalement son activité et vendu tout son matériel de gré à gré.

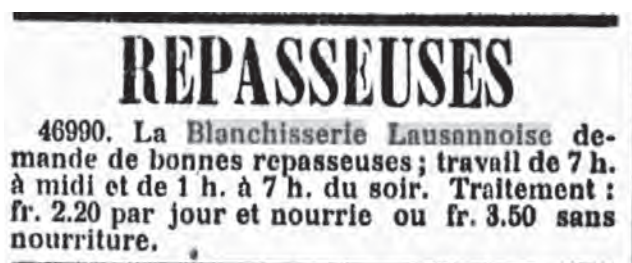
Les locaux abriteront ensuite un atelier de tricotage, puis un laboratoire de chimie en 1924, un auto-garage avec ateliers en 1926 et des entrepôts commerciaux avec grandes armoires frigorifiques pour un primeur en 1927. La Miroiterie Romande s'y installera de 1957 à 1979. En 1980, tous les bâtiments seront rasés pour construire l'immeuble où se trouve l'actuelle Migros à l'av. d'Echallens 63.

Françoise Duvoisin

Sources :

scriptorium.bcu-lausanne.ch

Photos : www.lausanne.ch/collections-musees, scriptorium.bcu-lausanne



Plein feu sur la Fête nationale du 1^{er} août

Depuis 125 ans, le 1^{er} août est un jour de festivités, même s'il n'est officiellement férié que depuis 1994. Il rappelle le serment prêté en 1291 par les cantons d'Uri, Schwytz et Unterwald qui se retrouvèrent dans la prairie du Grütli, près du lac des Quatre-Cantons. Cet acte fondateur de la Confédération avait pour but de constituer une alliance afin de protéger leurs frontières respectives, et de renouveler leur vœu d'assistance mutuelle en cas de menace d'agression extérieure.



Avec l'État fédéral de 1848 et dans le but de consolider les liens confédéraux entre les cantons, tous les partis et toutes les tendances confessionnelles, le besoin s'est fait sentir de créer un événement rassembleur. Toutefois, la fête du 1^{er} août n'a été célébrée pour la première fois qu'en 1891, à l'occasion du 600^e anniversaire du pacte de 1291. Elle était prévue comme événement unique. C'est sous la pression des Suisses de l'étranger que le 1^{er} août est décrété officiellement Fête nationale suisse à partir de 1899. On la célébrait notamment en faisant sonner toutes les cloches du pays à la tombée de la nuit et en allumant des feux de joie.

Pourquoi fait-on des feux le 1^{er} août ?

Le feu de joie est un reliquat d'une fête celte antique, hautement sacrée, célébrée au début du mois d'août, en l'honneur de Lug, dieu de la lumière, du savoir, des arts ainsi que du pouvoir, du droit et de la souveraineté. Puis au moyen-âge, les feux

étaient utilisés comme moyens de communication à distance, moyens efficace de lancer l'alerte en cas d'invasion par exemple. On a ensuite étendu leur usage aux célébrations de joie, d'allégresse, de victoire, aux fêtes chrétiennes.

Et comment fêtait-on le 1^{er} août autrefois, à Lausanne ?

La ville se parait de drapeaux rouges à croix blanche, ainsi que vaudois (vert et blanc) et lausannois (rouge et blanc). C'était alors une nouveauté que de hisser les couleurs sur les bâtiments publics de la ville. En 1907, on a signalé dans les journaux que sur la poste de St-François, par manque d'habitude, les drapeaux avaient été hissés à l'envers, tête en bas. Depuis Sauvabelin, en matinée, on tirait une salve de 22 coups de canon, 1 par canton confédéré. Puis, en fin de journée, on fêtait l'anniversaire du Pacte fédéral sur l'esplanade de Montbenon, devant le monument aux morts, où l'on déposait des cou-

ronnes fleuries, on écoutait sous les frondaisons et parmi les oriflammes des différents corps armés les divers discours, la lecture du Pacte, les prières et hymnes chantés par des chorales, dans un élan tout patriotique.

Au fil des années, avec le concours de l'Union des sociétés lausannoises, fanfares, chorales, sociétés de gymnastique, la fête s'est étoffée. À l'aube, la fanfare des collèges sonnait la diane (batterie de tambour, de clairon ou de trompette exécutée à la pointe du jour pour réveiller les soldats, les marins, les civils); les citoyen·ne·s accrochaient des drapeaux ou fanions à leur balcon, les commerçant·e·s ornaient leur devanture et étals en rouge et blanc. On vendait des insignes officiels à épingler à la boutonnière et des cartes postales, en faveur d'actions de bienfaisance. On tirait des feux d'artifice. Les quartiers se sont également mobilisés pour organiser des rassemblements, rue Chaucrau, Signal de Sauvabelin, Crêt de Mon-





Des motocyclistes vont porter la torche aux quatre coins de la ville pour allumer les feux du 1er Août

triond, Chailly, Sallaz-Vennes, Pontaise, Cour.

Et dans notre quartier ?

Alors que la Paroisse St-Paul organisait une célébration et recueillement pour la Fête nationale depuis 1915, elle a pris l'initiative, en 1942, d'associer la Paroisse St-Joseph. Ensemble, elles ont organisé une brève cérémonie patriotique œcuménique au Parc de Valency, le soir du 1^{er} août, avec le concours de la fanfare de la Croix Bleue.

Cette organisation commune s'est perpétuée les années suivantes.

En 1945, protestant·e·s et catholiques étaient au nombre de 4'000 ! Les orateurs étaient montés sur la table d'orientation. *«Jamais tribune n'avait été si symbolique en cette fin de conflit mondial»* relèvent les journaux. Après la lecture du Pacte de 1291, le pasteur Vernaud a souligné la solidarité qui était encore le ciment de notre patrie ; puis, le curé Haas a pris la parole pour défendre les droits des citoyen·ne·s après 5 ans de guerre : droit de la famille, de la personne, du travail, des personnes âgées qu'il a mis en lien avec les devoirs envers Dieu, envers soi-même, envers les autres et envers la patrie. La fanfare des Tramways a accompagné les chœurs de l'assemblée pour les hymnes patriotiques, le Cantique Suisse et a ensuite donné un concert apprécié. Un grand feu a été allumé par les Éclaireurs de St-Paul et St-Joseph. Feux d'artifice et pétards ont clôturé la cérémonie.

Les journaux se font témoins en 1946 de la réussite de cette organisation interconfessionnelle : *«Parmi toutes les manifestations lausannoises du 1^{er} août, celle du Parc Valency a été la plus émouvante, parce que la plus simple et la plus directe*

dans ce somptueux décor de verdure. Les deux orateurs ont rappelé la protection divine accordée à notre petit pays durant les années de tourmente. M. le curé Haas a insisté pour que l'esprit d'union et de justice continue à régner dans la paix»

En 1949, la Société de Développement de l'Ouest s'est jointe aux préparatifs. On a vu apparaître alors, en plus du recueillement menés par les pasteur et curé, l'allocution d'un Municipal ou Officier politique, une buvette et stand de saucisses grillées.

C'est en 1950 qu'on a organisé pour la première fois un cortège aux flambeaux pour les enfants. Déambulant dans les allées du parc avec des lampions colorés allumés, la joyeuse équipe était emmenée par la fanfare des TL toujours fidèle à ce rendez-vous festif, et faisait ensuite craquer allumettes bengales, vésuves et autres fusées lumineuses et pétaradantes depuis l'esplanade. Le poulain de pierre servait de promontoire apprécié de beaucoup et devenait objet de glissades et plongeons involontaires dans le bassin. Que d'enfants sont rentré·e·s détrempé·e·s de la tête aux pieds à la maison ! Mais c'était

l'été et la fête joyeuse !

Suite à la création de la Paroisse St-Marc en 1952, celle-ci s'est associée à la fête, offrant notamment un abri dans sa grande salle en cas de mauvais temps.

Depuis 1971, la responsabilité de l'organisation de la Fête nationale dans le quartier incombera à la Société de Développement seule. Le recueillement œcuménique se déroulait alors au Temple de St-Marc, suivi de la traditionnelle sonnerie des cloches dans toute la ville à 20h. La fête ne commençait qu'à 20h15 par des allocutions d'un Municipal ou de personnalités politiques. Suivaient l'hymne national entonné par la foule, le concert de la fanfare, puis le bal populaire gratuit parmi les lumières pyrotechniques.

En 1975, le Club des motocyclistes, par groupes de 5 dont 4 porte-drapeaux, en signe de ralliement entre tous les quartiers de la ville, ont apporté la flamme officielle de la fête depuis la Place de la Palud.



Sous les tilleuls du parc de Valency, la fête entre amis.

dr-Laage

1984 a vu la dernière fête au Parc Valency. C'est en 1985 qu'on a assisté au regroupement des festivités officielle au centre-ville et feux d'artifice à Ouchy, tirés au-dessus des eaux du Léman.

Françoise Duvoisin

La petite histoire du papier recyclé

Le recyclage peut être défini comme le processus qui transforme des matériaux déjà utilisés en d'autres, afin qu'ils puissent être réutilisés.

Les éléments de construction, les métaux, les graisses et autres « déchets » ont été recyclés tout au long de l'histoire du monde en tant que norme et tradition établies. Le recyclage n'est pas une invention nouvelle, mais une dynamique humaine tout au long de son histoire et ce depuis des millénaires.

S'il existe un matériau pour lequel on trouve des preuves d'un recyclage précoce, c'est bien le papier. Il a été recyclé pratiquement depuis le début de son utilisation.

En Égypte ancienne, les scribes retiraient l'encre des vieux documents sur papyrus pour les réutiliser et écrire à nouveau dessus. En Chine, on utilisait de vieux linges usés mélangés à de l'écorce d'arbre et des filets de pêche pour fabriquer du papier.

Le recyclage du papier est déjà documenté au Japon vers 1031. En raison de la pénurie de fibres végétales, le papier usagé était broyé en pâte à partir de laquelle du papier recyclé était fabriqué. Celui-ci avait un ton grisâtre dû à l'encre utilisée.

Des usines de recyclage de papier ont existé en Angleterre dès les années 1680.

Les papiers usagés, les vieux vêtements et chiffons, les chutes de lin



Recolte de papier durant la guerre - photo d'archives

et autres fibres végétales étaient collectés et transportés jusqu'à l'usine, immergés dans des réservoirs d'eau et battus dans des moulins. C'est en 1800 que le premier brevet pour un procédé de recyclage permettant « d'extraire l'encre du papier usagé et de la transformer en pâte » est déposé par l'anglais Matthias Koops qui publie la même année le premier livre imprimé sur du papier recyclé de haute qualité.

C'est au 19^e siècle que la production de masse du papier démarre avec l'essor des journaux à grand tirage et des premiers romans. Cette fabrication demande une grande quantité de chiffons qui commencent à manquer. On cherche alors à les remplacer par d'autres matériaux comme la pâte obtenue à partir de bois. Cette évolution a permis de démocratiser l'utilisation du papier qui devient un produit de grande consommation.

Les Guerres Mondiales ont fait du recyclage une affaire d'État.

En 1916, les journaux se raréfient, c'est la disette. En période de pé-

nurie, tout peut avoir une seconde utilisation, tout papier a de la valeur. Concrètement, on incite à la collecte de vieux journaux, documents, livres, cahiers et tout autre type de vieux papiers car cela est toujours moins cher que de produire de nouvelles fibres à partir de la cellulose. Les élèves suisses sont engagés activement à la récupération du papier. On incite aussi à renoncer à la fabrication de briquettes à partir du vieux papier. En effet, ce combustible n'est pas rentable, car il donne beaucoup de fumée et peu de chaleur.

Les 1^{ères} collectes de papier

Dès 1925, la collecte du vieux papier se fait par les classes ou groupements scouts, ce qui permet de financer des œuvres scolaires, courses, aide à la jeunesse, achat de skis, matériel de sport et auberges de jeunesse.

En février 1940, la Suisse qui doit produire annuellement 30 millions de kg de carton pour confectionner, entre autres, des emballages de cartouches et envoyer des milliers de paquets aux soldats, connaît une



Presse à Briquettes

FAITES VOUS-MÊME VOS BRIQUETTES

au moyen de cet appareil très simple. Conservez tous les vieux papiers. Mettez les tremper une nuit dans l'eau. Puis, mettez la masse dans la forme et pressez. Ces briquettes brûlent longtemps sans flamme. L'appareil presse-briquettes ne coûte que **Fr. 5.50** et **5.80** (avec dispositif mécanique) **1703**



Recolte de papier par les enfants - photo d'archives

pénurie de vieux papier. Celle-ci peut être enrayée si chaque ménage, chaque entreprise consent à faire des économies: «La correspondance courante peut circuler sans enveloppe même s'il s'agit de documents confidentiel; certains modes de pliage permettent avec l'emploi du papier gommé d'assurer le secret de la correspondance. Les enveloppes ne doivent plus être utilisées que dans le cas de nécessité absolue» si-



gnalent les journaux de l'époque. On invite le peuple à se défaire de son vieux papier au profit de l'industrie du carton. Les enfants et les écoles sont mis à contribution pour la collecte, avec chars, remorques, sacs et cartons. A Lausanne, 6'000 élèves ont récolté plus de 60'000 kg de papier, payés 18 à 25 centimes le kilo.

On voit également les débuts de la récup' de fer blanc, d'étain, des végétaux, chiffons, tissus, cuir et verre. Les autorités cantonales donnent aux communes les instructions générales. Celles-ci ont la liberté soit d'adjoindre ce service à celui de la

voirie comme à Lausanne, soit aux commerçant·e·s de la branche comme les entreprises Ferrari, Jos. Page ou Goutte & Cie, laquelle est encore active aujourd'hui.

Dès 1945, certain·e·s s'of-

fusquent de faire travailler des enfants pour ces collectes. Toutefois, les bénéfices de la vente étant versés au fonds des courses scolaires ou à des œuvres caritatives pour les personnes en situation de handicap ou d'invalidité, écoles défavorisées, etc., les enfants se sont activé·e·s encore longtemps, jusqu'à la fin des années 70, à ramener des paquets de vieux papier solidement ficelés dans les bâtiments scolaires. On se souvient des remorques remplies de ballots, des piles chargées dans des petits chars et bien arrangées ensuite dans une salle au sous-sol du Petit Collège de Valency, même si avec le temps le prix de rachat s'est effo-

Une bonne action

Collecter le vieux papier est devenu synonyme de «bonne action». En 1973 par exemple, l'enseigne «Café mercure» incite à la récupération. «*Donnez vos vieux journaux. En nous aidant, vous faites 3 bonnes actions: vous sauvez des arbres, vous protégez l'environnement et vous aidez une commune suisse né-*

cessiteuse.» C'est en 1974 que le ramassage hebdomadaire du vieux papier se fait systématiquement dans tous les quartiers par camion-benne.

En 1978, face à la forte concurrence étrangère, les industries ne paient plus pour réceptionner le vieux papier récolté. Les récup' scolaires et volontaires baissent drastiquement.

Dès 1990, les communes, entreprises ou particuliers doivent

maintenant payer pour se défaire de leurs vieux papiers. Lausanne, par exemple doit déboursier jusqu'à 100 frs/tonne et le taux de récupération s'élève à 57%.

Au milieu des années 90, on déplore une crise du papier, une pénurie mondiale de bois et des autres fibres. Les marchés sont en effervescence.

Les institutions, administrations et entreprises cherchent alors à éviter le gaspillage, incitent à la modération de consommation, à l'impression recto-verso; elles préconisent l'usage maximal de papier recyclé, la limitation des emballages inutiles et l'usage de documents informatiques. C'est là qu'apparaissent également les plaquettes et mentions «pas de pub» sur les boîtes aux lettres.

Dans les années 2010, le taux de récupération du papier atteint 79%, soit environ 160 kg/habitant·e.

Le recyclage du papier et du carton est beaucoup plus écologique que la fabrication de nouveau papier. **Il faut 20 fois plus d'arbres, 100 fois plus d'eau et un coût 55% plus cher pour fabriquer la même quantité de papier neuf.**

Diminuons encore plus l'usage du papier et du carton, trions, récupérons, nous pouvons encore mieux faire! Encourageons-nous!

Françoise Duvoisin



Grand air pour les jeunes

Préparer des générations d'enfants sains, physiquement et moralement. Fortifier les enfants délicats en les faisant sortir le plus souvent possible des rues et logements malsains. Occuper les enfants en dehors des heures d'école et pendant les vacances. Telles étaient les motivations premières à la mise en place des «cures d'air», aujourd'hui «colonies de jour».

Aux vacances d'été 1915, sur l'initiative de la section lausannoise de la Ligue vaudoise contre la Tuberculose et grâce aux aides de la Municipalité, ont été créés des accueils pour 200 jeunes enfants d'âge scolaire, avec au programme: baignade, soleil, gymnastique pulmonaire et jeux.

La démarche a répondu aux attentes et besoins, si bien même qu'en 1916, sous l'égide de l'Œuvre Vidy-Plage soutenue par de nombreux dons et subsides, deux médecins : les Dr L. Jeanneret et F. Messerli, ainsi que l'infirmière du service d'hygiène, ont pu promouvoir les bienfaits des cures préventives de soleil et de gymnastique. Inscription prise auprès des instituteur·trice·s, plus de 600 enfants de la ville, surtout des quartiers «insalubres» et populaires, étaient conduits chaque après-midi de 14 à 18h30 sur la grève de Vidy. Par groupes de 30-45 enfants du même quartier, accompagnés de 2 moniteurs, filles et garçons séparé·e·s suivaient gratuitement un



Photo d'archives

programme où alternaient bains de soleil, baignade dans le lac, gym, jeux de développement et repos avec collation offerte à 16h30

Les résultats sanitaires ont été véritablement probants: des enfants plus fort·e·s, plus robustes, résistant·e·s à la tuberculose, moins anémiques, avec gain de poids et de capacité thoracique.

«Le soleil mérite la réputation d'être le grand guérisseur, le régénérateur le plus puissant de la santé, le fortifiant idéal, le tonique par excellence, le remède le plus sûr et le meilleur marché.» relèvent les journaux de l'époque.

Après-guerre, dans les années 50, les parents n'avaient pas encore de congés payés ou si peu. Pourtant, la notion de loisirs a pris de plus en plus de place dans la vie des gens et des enfants. Mais comment les meubler alors qu'il y a peu de places de jeux en ville, des cours étriquées et cimentées, peu d'endroits appropriés où jouer au ballon, sans compter les dangers de la circula-

tion. Action utile pour les gosses qui n'avaient pas la possibilité d'aller en montagne, à la mer ou dans les colonies de vacances, les «cures d'air» étaient sources de divertissements, amusements, évasion, dans un cadre naturel, sécurisé et sain.

Dès 1956, la Direction des Écoles a repris l'organisation des «cures d'air» qui offrent alors des programmes élargis d'accueil et d'épanouissement: promenades, travaux manuels, activités sportives, santé fortifiée, ce qui soulage et rassure les parents, sachant leurs enfants occupé·e·s sous bonne surveillance.

En 1963, les travaux exécutés sur les rives du lac en vue de l'Exposition nationale de 64 ont contraint les organisateur·trice·s des cures d'air à chercher un autre lieu d'accueil.

C'est à la cabane des éclaireurs à Bois-Clos, joli chalet de bois avec sa fontaine d'eau glacée, au milieu des sapins, non loin du Chalet-à-Gobet, que cette année-là et jusqu'en 1976, plus de 200 enfants de 5 à 12 ans seront transporté·e·s chaque jour pour leurs activités estivales.



© Françoise Duvoisin

Un service d'autobus TL a été organisé pour les prendre en ville dès 13h20, en différents points de la cité : arrêts Prélaz, Bois-de-Vaux, Sévelin, Montchoisi, St-François, Tunnel, Place de l'Ours, la Sallaz. Munis d'une cocarde de couleur épinglée à leurs habits selon leur provenance, on les conduisait dans la plaine de Mauvernay, puis en fin d'après-midi on les redescendait dans leurs quartiers vers 18h.

Encadrés par une quarantaine de monitrices et moniteurs provenant du gymnase, de l'École Normale, de Commerce ou professionnelle notamment, d'une infirmière scolaire, ils·elles goûtaient en petits groupes de 10 à 12 à des activités de plein air variées : chants de ralliement, découverte de la nature, construction de cabane, jeux de piste, aventures, bricolages, scénettes, histoires, mimes, etc. Ils·elles recevaient une collation : généralement une tranche de



© Françoise Duvoisin

pain et quelques carrés de chocolat ou une pomme, du sirop framboise ou grenadine, du thé selon la météo, tout cela pour la modique somme de 1.- fr/jour que l'on payait en montant dans le bus. La Direction des Écoles pouvait encore accorder des réductions suivant les conditions familiales.

Du lundi au vendredi, les activités n'avaient lieu que par beau temps car la cabane n'avait pas de couvert. Dès 11h, on téléphonait au n°11 pour se renseigner en cas de doute et par la suite au n°169 où une bande-son

informait si la « cure d'air » avait lieu ou non.

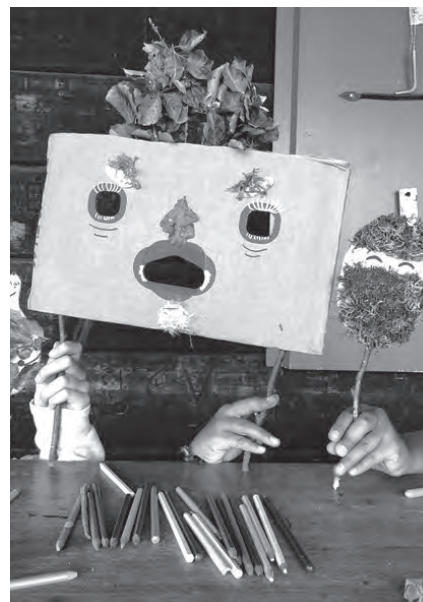
Pour la première fois en 1977, après quatorze étés où elle s'est tenue à la cabane de Bois-Clos près du Chalet-à-Gobet, la cure d'air a été organisée dans le nouveau bâtiment scolaire de l'Arzillier, aux Croisettes. Conçue pour accueillir les enfants quelle que soit la météo et avec une formule quelque peu modifiée, organisée en trois sessions de deux semaines, on la renommera depuis lors « colonie de jour ». A la possibilité offerte à des enfants de 7 à 12 ans, accompagné·e·s de moniteur·trice·s, de rallier par beau temps l'Arzillier en début d'après-midi, s'est ajoutée celle de passer la journée entière, avec repas de midi pris sur place (prix fixé à 6. – fr/jour).

Si la nouvelle formule a répondu aux attentes avec plus de 150 enfants accueilli·e·s à la journée, les après-midis seuls ont perdu de leur attrait au profit des plages et piscines de quartier. C'est pourquoi, en été 1979, seule subsistera la formule « journée entière », au cours de six sessions d'une semaine, le nombre des inscriptions étant porté à 80, voire 100 par session.

Françoise Duvoisin

Notes d'archives

- Commander le chocolat à la Maison Fjord SA
- Même si la formule n'est pas idéale selon notre dentiste scolaire, les pommes n'ont aucun succès et les déchets sont considérables. Nous avons essayé le Parfait mais cela donne trop de travail aux dames qui préparent le goûter.
- Commander à la Société Coopérative de Couchirard le pain qui sera livré au dépôt TL de Prélaz chaque jour.



© Françoise Duvoisin

Notes d'archives

- Ne pas boire l'eau de la fontaine, car elle n'est pas potable. Elle ne pourra être utilisée que bouillie pour laver les gobelets et la vaisselle. Pour le sirop, l'eau sera livrée dans 4 boilles prêtée par la Centrale Laitière de Lausanne.

Notes d'archives

- Demander à M. Narbel, agriculteur voisin du Bois-Clos, de faucher l'herbe et enlever les machines et outils dangereux.
- Demander à la Direction des Travaux de déboucher et nettoyer les 2 cabines WC.

Notes aux moniteurs

- C'est de vous que dépend la sécurité des enfants
- Votre responsabilité débute aux arrêts de bus
- Veiller à ce que les enfants se comportent bien, ne se battent pas, ne montent pas sur les sièges
- Ne pas discuter entre vous, mais garder votre vigilance
- Compter le nombre d'enfants régulièrement, il est si facile de se perdre
- Ne pas cueillir n'importe quelles baies
- Respecter les arbres et la nature, les couteaux et allumettes sont interdits
- Respecter les horaires, surveiller votre montre
- S'il y a des tirs militaires dans la région, ne pas dépasser les limites jalonnées par les petits drapeaux rouges.

Une bibliothèque sur quatre roues

La bibliothèque municipale de Lausanne a été ouverte en 1934 et s'est rapidement développée, passant de 3'500 livres à 43'000 et 4'200'000 prêts en moins de 30 ans. Avec le désir de toucher le plus de lecteur·trice·s possible qui pour une raison ou une autre hésitaient à se déplacer jusqu'à Chauderon, la Municipalité de Lausanne a proposé de mettre en circulation un bibliobus.

Fin 1962, alors que la population demandait depuis longtemps la création de bibliothèques à proximité de leur domicile, le Conseil communal lausannois a décidé de décentraliser l'activité de l'unique Bibliothèque municipale de Chauderon, en faisant l'acquisition d'un bus. Initié avec succès en Angleterre au lendemain de la deuxième guerre mondiale et répandu dans toutes les grandes villes d'Europe et aux Etats-Unis, le principe consistait à équiper un véhicule avec des milliers d'ouvrages, afin de permettre aux habitant·e·s de la périphérie et des quartiers éloignés du centre-ville d'accéder aux livres et à la culture sans faire de longs déplacements. Un crédit de 170'000 frs pour l'achat du bibliobus et son équipement avec 6'500 livres, tel qu'il en existait déjà un à Genève, a été accordé. L'argumentaire spécifiait que : « le bibliobus vise à mettre à la disposition du lecteur, spécialement des mères de famille et ménagères, des ouvriers sortant des usines et des travailleurs, des adolescents, de la lecture propre à développer leur éducation, leur culture et leur curiosité, tout en remédiant au manque de place dont souffre la Bibliothèque



municipale qui n'a pas de possibilité d'agrandissement dans sa maison des Terreaux 33. Un autre de ses atouts est qu'il est plus économique que la création de nouvelles succursales et permet de faire une propagande active pour la lecture en stationnant dans les quartiers. »

Fin novembre 1963, un camion aux couleurs lausannoises (9 m de long, 2,40 m de large, 3,25 de haut) a été livré. Sa plateforme arrière a été aménagée en salle de prêt, avec des rayonnages sur trois côtés, légèrement inclinés de façon à maintenir les livres en place durant les transports. A l'avant,

on trouvait le bureau des prêts équipé d'une station téléphonique et les fichiers. L'éclairage était assuré par une fenêtre latérale et un plafond translucide, ainsi que par 8 néons. Des ventilateurs et un chauffage

assuraient une température agréable été comme hiver. Sur le flanc, une vitrine dont le panneau de protection faisait office d'avant-toit une fois ouvert présentait les nouveautés et promotions.

Inaugurée le 14 janvier 1964, cette bibliothèque ambulante a pu commencer sa ronde des quartiers Pierrefleu, Montchoisi, place de Milan, Montoie, Bellevaux et la Sallaz, de 15h à 19h30, et offrir de grandes possibilités d'adaptation dans le choix des livres, selon les intérêts du public-cible, notamment pour les enfants les mercredi après-midi. Sur les rayons destinés à la jeunesse, on trouvait des encyclopédies, des livres utiles pour préparer des exposés biographiques, géographiques ou historiques, mais aussi des ouvrages de sciences naturelles et « d'initiation à la vie », régulièrement empruntés, et qui tiraient d'embarras certains parents dans l'éducation des enfants...

Le fonctionnement était simple et gratuit. Les lecteur·trice·s, pour moitié des enfants de 6 à 15 ans, pénétraient dans le bibliobus par une porte latérale, présentaient leur





carte d'abonné-e, choisissaient 1 à 3 livres, les faisaient contrôler, tamponner, et recevaient une date limite de retour dans les 1 à 3 semaines.

Le succès du bibliobus allait grandissant. Une moyenne de 300 volumes étaient empruntés chaque jour par l'entremise du « camion rouge » comme l'appelaient les enfants. Plus de 88'000 prêts durant l'année 1965.

On lisait beaucoup à Lausanne. C'est pourquoi, **en 1966**, deux succursales de la Bibliothèque municipale ont également été ouvertes, dans le quartier de Montriond et Bellevaux-Entrebois. En 1974, La Bibliothèque municipale a emménagé dans son nouveau bâtiment à Chauderon et la bibliothèque enfantine de Mon-Repos est devenue municipale. En 1976 s'est ouverte la succursale de Grand-Vennes.

Depuis les années 70, avec le développement des livres de poche, de la télévision, on note une baisse de 50% des prêts à domicile.

En 1980, alors même que la Ville comptait 5 bibliothèques, le programme du bibliobus s'est toutefois étendu et a desservi, chaque semaine mais à des horaires plus restreints, 14 stations: Pierrefleu, Pont-de-Chailly, Victor-Ruff, Faverges, Valmont, Chailly, Pontaise, Plaines-du-Loup, Bourdonnette, Montchoisi, Cour, Montelly, Bergières et Sévery, devant le temple de St-Marc, les

vendredis de 16h30 à 18h45, puis 1 sem./2 depuis 1983.

En 1983, la Ville a renforcé encore le réseau, avec Vers-chez-les-Blanc, Rouvraie, Chablière, Cour-Denner, Alpes, St-François, Tour-Grise et Bois-de-la-Fontaine, soit au total 22 postes de stationnement, en ville et en zone foraine.

Malgré son charme désuet après 19 années de service, usé et pétaradant, le bibliobus d'origine donnait des signes de fatigue et a passé de justesse l'expertise. C'est ainsi que le 2 mars de cette même année, un nouveau véhicule a été mis en service pour un coût de 220'000 frs. A l'arrière, les parois étaient couvertes de rayonnages en bois où étaient



collées des étiquettes rappelant que: « *Les livres sont amis du calme et de la douceur* ». Les nouveaux aménagements intérieurs ont permis d'accueillir des centaines d'ouvrages supplémentaires, soit une rotation d'environ 3'500 livres, en langue française essentiellement: bandes dessinées, littérature enfantine, documentaires récents, romans pour tous les goûts, récits de voyage, pièces de théâtre, manuels de cuisine et de jardinage. On trouvait également quelques livres en allemand, italien, anglais et espagnol. 25'000 à 30'000 livres y étaient empruntés chaque année.

Au début, il y avait un chauffeur et des bibliothécaires qui se relayaient pour le service de prêt. Quand le chauffeur est parti à la retraite **en 1984**, c'est Claire Aubert qui a re-

pris le flambeau. Bibliothécaire de formation, elle a alors pris des cours de mécanique, puis passé son permis poids lourds, afin de conduire elle-même le bus de 13 tonnes et déambuler dans les différents quartiers de Lausanne, du matin au soir, du lundi au vendredi, onze mois par année. « *Quand on veut arriver, on arrive toujours* » disait-elle. L'expérience était grisante pour cette première conductrice de l'administration communale lausannoise.

Très souriante, accueillante et affable, de bon conseil, elle a été « la figur » du bibliobus pendant plus de vingt ans. Elle connaissait ses lecteur-trice-s et leurs préférences littéraires, savait répondre à leurs attentes et besoins. La bibliothèque ambulante était un lieu de convivialité, de relations privilégiées avec les habitué-e-s. Claire en était l'âme. On pouvait s'asseoir et rester un moment, expectatif-ve ou décidé-e. Claire classait les étiquettes cartonnées de chacune de ses lecteur-trice-s dans de longues caissettes en bois compartimentées. Rien n'était informatisé.

C'était une affaire qui roulait et roule encore aujourd'hui !

Françoise Duvoisin

Sources: scriptorium-bcu et archives de la Ville, photos: fonds de la Bibliothèque municipale

